

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Les sports du carnaval d'hiver



Courtoisie du Pacifique Canadien.

PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR.—La joie de vivre s'accroît lorsque l'on sait faire la part des amusements sains et de la vie au grand air, puis elle est d'un charme encore plus grand lorsqu'on y apporte la grâce d'une élégante patineuse et d'un galant patineur.

Arts, = Sciences, = Lettres

Septième année, vol. VII, no. 9 - QUÉBEC - Janvier, 1927

❖ 25 SOUS L'EXEMPLAIRE ❖

LE TERROIR



PURE ET FORTE

Bière

CHAMPLAIN Spécial

EN DEHORS DU "TRUST"

L'Essayer... c'est l'Adopter...!



PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR

Un groupe d'élèves, au blanchissage, à l'école ménagère de Sutton.

À Travers Le Canada via "Le Chemin National"

CHEMIN DE
FER
NATIONAL
DU
CANADA

LE CONTINENTAL LIMITÉ

(LE TRAIN DE LUXE POUR L'OUEST)

Part tous les jours de Montréal à 10 h.15 p. m. en route pour North Bay, Winnipeg, Edmonton, Calgary, Parc National, Jasper, Prince Rupert, Vancouver et Victoria.

Matériel roulant de tout dernier modèle, wagon-panorama-bibliothèque, (muni d'appareils de radio), wagnons-lits modernes et touristes, wagons-colons et wagon-première. Excellent service de wagons-réfectoires.

Départ de Québec à 1 h. 20 p. m. pour raccordement à Montréal avec le "Continental Limitée."

Demandez des livrets illustrés et de plus amples renseignements à J.-E. Leblanc, Agent de district, Trafic-Voyageurs, Chemin de Fer National.

7, RUE DU FORT, QUEBEC, QUE.

CANADIEN NATIONAL

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES DE QUÉBEC

VOL. VII

QUÉBEC, JANVIER 1927

No 9

Des paroles dignes de l'histoire



L'un des grands incidents, sinon le plus grand, qui ait marqué le mois de janvier, le début de l'année 1927 au cours de laquelle sera célébré le soixantième anniversaire de la renaissance politique du Canada, a été le discours de l'honorable premier ministre de la province à l'occasion du débat sur l'adresse à la Législature.

Nous croyons de notre devoir, à titre d'hommage à l'honorable Monsieur Taschereau, - tant il met bien en relief la forte pensée d'un grand politique ainsi que la courageuse et vigoureuse personnalité de l'orateur, - d'en reproduire l'extrait suivant :

“ Il a été tenu à Londres, tout dernièrement, une grande conférence impériale. Les détails de ce qui s'y est passé ne sont pas encore tous connus, mais depuis lors on parle beaucoup de l'autonomie des Dominions et, paraît-il, la conférence a ajouté à ce que nous avons déjà. Nous sommes des hommes libres, très jaloux de nos libertés, avides d'autonomie, et voulons être les maîtres de nos destinées dans les limites de notre Constitution, qui est un contrat auquel nous sommes partie et que nous avons accepté il y a soixante ans.

“ Quel avenir nous attend ? Je l'ignore, mais je prie les hommes qui nous dirigent à Ottawa, et je suis certain que c'est leur sentiment, de se rappeler que jamais la constitution qui nous régit ne doit être changée sans le consentement de la province de Québec, et de chaque province, exprimé par sa Législature.

“ Nous sommes entrés dans la Confédération à certaines conditions que nous avons cru nécessaires à la sauvegarde de tout ce qui nous est cher : langue, écoles, lois, croyances, autonomie provinciale. Une des clauses du pacte fédéral est que la Constitution canadienne ne peut être changée, dans ses parties essentielles, qu'avec l'assentiment du gouvernement britannique.

“ Je crois cette condition aussi nécessaire, peut-être plus aujourd'hui, qu'en 1867.

“ La province de Québec n'a pas progressé, par le nombre de ses habitants, autant que les provinces de l'Ouest. Et, il est facile d'entrevoir le jour où notre infériorité numérique sera encore plus accentuée. Nous voulons être canadiens avant tout, avoir les meilleurs rapports avec les provinces-sœurs, et contribuer tous ensemble à la grandeur de notre pays, mais nous, Canadiens français, nous sommes un peu à part des autres. Nous avons, en effet, certaines choses à conserver que nous aimons, que nous ne laissons pas périr, que nous n'aimons même pas à exposer au danger.

“ Je pense que la fidélité au lien britannique est nécessaire à notre survivance nationale, que nous devons veiller jalousement à sa conservation et que nous ne sommes pas prêts à donner à une majorité de tout le Canada le soin de dire, si notre province n'y consent, quelle doit être sa constitution future.”

Voilà qui mérite d'être inscrit partout où l'âme canadienne-française aspire à des destinées heureuses et travaille à leur épanouissement. Dans ce domaine supérieur, Monsieur Taschereau n'est-il pas lui-même un noble chevalier, un modèle admirable et un champion redoutable et redouté. On se sent rassuré à lire ces paroles dignes de l'histoire.

Georges MORISSET

D'UN MOIS À L'AUTRE

La section française de l'Association des Auteurs Canadiens doit être félicitée pour l'initiative qu'elle a prise récemment, de lancer dans le monde des écrivains un concours de prix scolaires exclusivement à l'usage des enfants de sept à douze ans. Nul doute que ce concours sera couronné d'un grand succès et que le résultat sera de voir apparaître sur le marché des livres canadiens, plusieurs de ces petits ouvrages, enfantins et naïfs, si précieux pour les jeunes enfants mais que les Commissions scolaires ne pouvaient trouver, jusqu'à présent, qu'en France et en Belgique.

Le sujet de ces petits ouvrages, en général, est banal et peut s'adapter à tous les pays. Ce sont de petites histoires où la désobéissance, la gourmandise, la paresse et les autres péchés capitaux comme les vertus théologales jouent les rôles principaux, sont punis ou récompensés. Ils sont édifiants la plupart du temps, mais ils instruisent guère nos enfants et ont peu d'influence sur la mentalité canadienne que l'on cherche, dans nos écoles et dans la famille, à leur imprimer dans le cerveau et dans le cœur et l'intelligence.

Grâce au concours dont nous parlons et pour lequel — rappelons-le, — une somme de \$250,000 sera distribuée en prix, nous aurons, nous en sommes sûrs, plusieurs de ces petits ouvrages qui s'adapteront mieux à la mentalité de nos petits. Les sujets, très probablement seront puisés dans notre histoire, du moins pour la plupart, ou bien seront le fruit de souvenirs d'enfance où, à la lecture, l'enfant se trouvera chez lui, qu'il comprendra mieux par conséquent et qu'il aimera davantage. Il découvrira aussi plus facilement que l'histoire qu'il lit est "arrivée" et cela lui fait toujours plaisir que ce qu'on lui raconte soit "arrivé".

Notre histoire, nos coutumes, nos traditions, nos fêtes, nos mœurs en général peuvent fournir maints sujets de naïves histoires aux participants du concours de l'Association des Auteurs Canadiens. Il n'y a qu'à puiser et à adapter à l'âge et au degré d'intelligence des futurs lecteurs de ces petits livres.

Sait-on présentement que dans toute la production littéraire canadienne, c'est-à-dire, au bas mot, une quarantaine de milliers de volumes, on trouve à peine quatre ou cinq ouvrages destinés à ceux en faveur desquels s'intéressent les organisateurs du concours dont nous parlons ?

Et pourtant, l'enfant a joué et joue encore un grand rôle, chez nous, dans notre histoire, dans notre vie religieuse et sociale. Les sujets d'histoires enfantines ne doivent assurément pas manquer. Voilà donc une excellente occasion que l'on fournit à nos littérateurs d'exercer leurs talents et cela sur un champ absolument tout nouveau encore inexploité. Le genre est difficile, nous devons

l'avouer. Un homme d'âge mûr ne s'adapte pas facilement à l'intelligence des enfants, quand surtout l'on est si facilement, lorsque l'on écrit, enclin au pédantisme littéraire, historique, ou scientifique, quand on caresse de préférence le penchant de nous éloigner de la simplicité dans le récit pour adopter l'écriture compliquée des écoles modernes et l'emploi de mots aussi rares que possible.

Mais notre littérature est neuve et nous ne devons pas douter qu'il se trouvera beaucoup de nos écrivains qui sauront découvrir le genre nécessaire en l'occurrence.

Malgré les progrès accomplis depuis quelques années dans la grande offensive entreprise contre le lamentable fléau de la "peste blanche", les autorités ne négligent rien dans la recherche des moyens les plus propres à terrasser l'hydre. Mais le nerf de la guerre actuelle, est-ce le cas de le dire, c'est l'argent. Tout le monde concède que l'argent est nécessaire pour mener à bien cette campagne entreprise, du reste, sous de si heureux augures.

A l'occasion des fêtes de Noël, la Ligue Anti-Tuberculeuse de Québec a distribué dans toute la ville et dehors également des séries de "timbres de Noël" qui sont vendus à son profit. Les premières ventes ont été des plus encourageantes.

La population de Québec sait, d'une façon générale, se montrer généreuse quand il s'agit de soutenir des œuvres anti-tuberculeuses car elle a à cœur que se continuent les progrès accomplis depuis le déclenchement de l'offensive. Il serait long de donner le détail de ces progrès. Quoiqu'il en soit les autorités médicales s'accordent à déclarer que la mortalité a considérablement diminué de ce côté.

Ce n'est pas la première fois que l'on tente d'alimenter les fonds nécessaires à la lutte contre la tuberculose par ce moyen de la vente des timbres. Il se trouve que dès décembre de l'année dernière, des timbres de cette nature ont été mis en vente dans une foule de départements de la France. Ces timbres français, nous dit-on, sont ornés de l'effigie du célèbre De Laënnec. On l'appelle, là-bas, le timbre "antituberculeux".

Or, à ce sujet, des humoristes ont plaisanté l'expression qui ne leur semblait pas très heureuse. On n'aime guère, en effet, en France, les formules qui sont trop longues et l'on hésite quelque peu à demander le "timbre émis par le Comité National de Défense contre la tuberculose". On préfère réclamer le timbre "antituberculeux" et l'on n'a pas tout à fait tort. N'importe, comme le dit Sergines, dans les Annales : "Le nom ne fait rien à l'affaire. Du moment qu'il s'agit de combattre un fléau, — et quel fléau. — mieux vaut se tourner du côté de saint Vincent de Paul, par exemple, que de celui de Vaugelas."

A Québec, l'on ne nous a pas donné l'occasion de tomber dans ces scrupules grammaticaux ; l'on n'est pas même obligé de demander le " timbre émis par la Ligue Anti-Tuberculeuse de Québec ". On réclame tout simplement le " Timbre de Noël " et tout le monde comprend. La grammaire est sauve et personne ne doute que la vente sera abondante et les résultats bienfaisants.

La salle du Conseil législatif sera bientôt ornée d'un autre tableau historique qui remplacerait celui que l'on voit actuellement au-dessus du trône de l'Orateur, qui représente l'arrivée de Champlain à Québec et dont l'auteur est Henri Brau, artiste-peintre de Montréal.

Cette peinture a fait, tout récemment, l'objet d'une petite polémique en même temps que d'une enquête. On s'est demandé ce que signifiait au juste ce tableau, si c'était l'arrivée de Champlain ou celle de Mons ; finalement l'on fut d'avis que la toile représentait l'arrivée de Champlain en juillet 1608 et l'on a dû conclure que ce qui ressemble à des blocs de glace flottant autour du navire est plutôt de l'écume des flots mal représentée.

Quoiqu'il en soit, cette toile a été installée dans la salle du Conseil législatif en 1903 alors que l'hon. Lomer Gouin était Ministre des Travaux publics et que ce serait en vertu d'une entente verbale entre ce dernier et l'artiste que la toile en question a été exécutée car l'on ne trouve aucun contrat à ce sujet dans les dossiers du Ministère des Travaux publics.

Toujours est-il que " l'arrivée de Champlain à Québec " de M. Henri Brau serait remplacée par " La première séance du Conseil Souverain " que reconstituera le beau talent de notre peintre québécois, Charles Huot, auteur déjà du grand tableau allégorique du plafond de la salle de l'Assemblée législative, et de la belle toile qui couronne le sommet du trône de l'Orateur dans la même salle.

L'occasion est bonne, croyons-nous, de rappeler que le Conseil Souverain de la Nouvelle-France fut établi au mois d'août 1663 par un édit de Louis XIV. Cet édit portait que le Conseil Souverain serait composé du gouverneur d'alors, M. de Mézy, de Mgr de Laval ou du premier ecclésiastique qui tiendrait sa place et de cinq autres personnes nommées et choisies par eux conjointement et de concert, ces cinq conseillers pouvant être changés et continués tous les ans selon le désir du gouverneur et de l'évêque. C'est le 18 septembre 1663 que M. Mézy et Mgr de Laval nommèrent les premiers conseillers du Conseil Souverain de la Nouvelle-France. Ce furent Louis Rouer de Villeray qui fut toujours l'ami et le bras droit de Mgr de Laval et qui s'éleva aux plus hautes charges par son seul mérite ; Jean Juchereau de La Ferté, qui avait aussi la confiance de Mgr de Laval ; Denis Joseph Ruet de Auteuil de Manceaux, un officier digne de la plus haute estime ; Le Gardeur de Tilly, l'un des plus importants citoyens de la Nouvelle-France ; Damours de Chauffours qui joua un rôle très important dans son temps, le célèbre Jean Bourdon, procureur général du Roy et qui remplissait maintes autres fonctions importantes ; enfin, M. Peuvret de Mesnu, qui remplissait la charge de greffier pendant de très nombreuses années.

Rappellerons-nous que le Conseil Souverain avait reçu le pouvoir de " connaître de toutes causes criminelles et civiles et les juger souverainement et en dernier ressort selon les lois et ordonnances du royaume de France, en procédant en autant que la chose était possible en la forme et manière qui se pratiquait dans le ressort de la cour du Parlement de Paris ".

La Commission de Conservation des Monuments Historiques va consacrer son prochain rapport, — qui sera soumis au cours de la prochaine session provinciale, — aux vieilles maisons, surtout celles qui ont un caractère historique. On verra qu'il n'en manque pas dans notre province encore que le démon de la restauration ait enlevé le caractère d'une foule de ces résidences et que la manie du pic démolisseur nous en ait privé d'un grand nombre.

Mais si la Commission des Monuments Historiques donne tant de preuves du souci qu'elle a de conserver nos vieilles maisons historiques qui nous restent encore, ayons la sollicitude d'acquiescer, de conserver et de garder intactes, jusqu'à leur classement, les résidences que nous voyons, ici et là, et qui, dans quelques années, pourraient être classées comme maisons historiques.

On sait que la générosité de Sir Wilfrid Laurier et de sa digne compagne a doté les futurs chefs du parti libéral canadien d'une magnifique résidence à Ottawa qu'il leur sera loisible d'occuper pendant la durée de leur charge. C'est dans cet hôtel où le vieux chef libéral vécut pendant les vingt dernières années de sa vie qu'habite, aujourd'hui, comme l'on sait, l'hon. W. MacKenzie King, premier ministre du Canada. De ce fait, cette demeure est devenue une maison historique dont les souvenirs sont une source féconde d'inspiration patriotique.

Ce bel exemple aurait mérité d'être suivi. Il y a quelque temps, les conservateurs apprenaient avec beaucoup de satisfaction que les admirateurs de Sir John Macdonald avaient songé à acquiescer son ancienne résidence d'Ottawa pour la mettre à la disposition des chefs de leur parti, qu'ils fussent premiers ministres ou chefs d'Opposition. Pourquoi n'a-t-on pas réalisé ce patriotique projet ? Cela eut démontré davantage la force de la tradition chez les chefs politiques canadiens. Dans l'un et l'autre parti, cette forme du culte du passé eut été une garantie de civisme et la galerie de maisons historiques se fut enrichie d'une précieuse unité.

Pourquoi aussi n'a-t-on pas encore réalisé ce projet, beaucoup plus ancien, d'acquiescer la vieille maison de Sir Wilfrid Laurier à Arthabaska pour la convertir en un musée rural ?

Et il y aurait tant d'autres demeures que nous savons en train de disparaître, qui, dans quelques années, auront fléchi sous le pic des démolisseurs et qui présente pourtant un caractère historique que le temps ne saurait qu'accuser davantage. Sachons donc prêter l'aide nécessaire à l'œuvre de la Commission des Monuments Historiques, dont le prochain rapport, nous n'en doutons pas, contiendra, de ce côté, pour nous, une grande leçon de sollicitude.

Damase POTVIN.

Le Bateau du Mauvais Temps

DANS LA BAIE-DES-CHALEURS

Quand je suis en quête d'un conte ou d'une histoire, je vais trouver mon cousin Jean. Voici ce qu'il me disait l'autre jour :

“ L'histoire que je vais te débiter de fil en aiguille, est aussi vraie que si je l'avais apprise dans le Testament du bon Dieu. Ça vient du capitaine Arsenault, mon grand-père qui a quatre-vingt-quatorze ans bien sonnés. Tu connais le capitaine Arsenault, un vrai “ vieux de la vieille ”, hardi comme un maréchal de Napoléon et franc comme l'épée du roi saint Louis. Je vais te rapporter mot à mot ce qu'il me narrait tout récemment encore.”

Et mon cousin Jean alluma une cigarette égyptienne qui ne ressemble guère au calumet de son vieux grand-père, simula quand même la manière de fumer de son vénérable aïeul, fit semblant d'étirer une longue barbe qu'il n'a pas encore et commença d'une voix terrible :

“ En premier, mon fils, c'était pas comme asteur : il y avait des revenants, des feux-follets, des loups-garous et par ici, dans la Baie-des-Chaleurs, il y avait un Bateau-du-Mauvais-Temps que vous ne verrez plus jamais, vous autres, les enfants et pour cause. Moi qui te parle, mon Jean, j'ai délivré les âmes en peine du Bateau-du-Mauvais-Temps et voici dans quelles circonstances effrayantes et terribles :

C'était durant la nuit de Noël 1874, j'étais en mer, j'avais quarante-deux ans bien comptés et j'étais capitaine depuis dix ans ; j'avais navigué durant des années à bord des goélettes à Robin, mais j'étais venu à bout de m'en bâtir une à moi-même. Ah ! mon fils, la fine embarcation, bien montée, bien voilée, bien lestée et filant comme le vent sur toutes les mers du monde. Je l'aimais comme mon âme et je l'avais appelée *La Berceuse*, un joli nom, pas ?

Tu te demandes sans doute comment il se faisait que je fusse encore en mer à la Noël ? Voici : A la dernière saison, nous avons entrepris un voyage aux Barbades pour les Robin ; en revenant, nous fûmes pris par les vents d'ouest et les vents de suroît, et nous dûmes filer vent arrière après avoir jeté à l'eau jusqu'au dernier quart de sucre et la dernière tonne de mélasse. La tempête dura des semaines et quand, enfin, le beau temps nous revint, nous étions rendus au diable, en plein océan ; mais, grâce à Dieu et au capitaine Arsenault qui te parle, la goélette n'avait pas un grain de mal et nous entre-prîmes de revenir sur notre chemin. Nous fîmes tant et si bien, qu'à la veille de Noël, nous entrâmes dans la Baie, par une tempête épouvantable de nord-est cette fois. On ne voyait ni ciel ni terre et pas moyen d'accoster nulle part, le froid durait depuis quinze jours et la glace était prise jusqu'à deux milles au large de toute la côte.

Nous filâmes sur la misaine en tenant le grand large jusqu'en face du Petit-Rocher, espérant toujours que la tempête cesserait et qu'on verrait nos signaux de terre. Mais ouah ! mon Jean ; la nuit tomba, la tempête augmenta de plus en plus et bientôt nous nous vîmes dans l'impossibilité de tenir, même un mouchoir de poche sur les mâts.

Il ne restait plus qu'une seule chose à faire : mouiller en plein large, sans quoi, nous allions nous briser sans merci sur les glaces du Petit-Rocher. Je fis lancer l'ancre à l'eau, mais il prit si bien le fond que deux minutes après l'haussière cassait comme un brin de fil. C'était la dernière planche de salut qui nous glissait de dessous les pieds. Il ne nous restait plus qu'à mourir comme des braves que nous étions tous.

Nous nous mîmes à genoux sur le pont et d'une voix de tonnerre, pour être bien compris des autres, je récitai l'acte de contrition et je recommandai *la Berceuse* et son équipage à la bonne sainte Vierge, à l'Étoile de la mer, patronne des Acadiens, qui, soit dit en passant, mon Jean, m'a sauvé la vie trois fois pendant que je naviguais.

C'était dur de mourir ainsi à la veille d'attérir, à quinze milles de chez soi, et je t'assure que si j'ai bien prié une fois dans ma vie ce fut cette fois-là. J'avais à peine fini de crier mon dernier *Ave Maria* que nous vîmes une soudaine lueur sur la mer : le *Bateau-du-Mauvais-Temps*, criai-je à mes compagnons !

Je connaissais cet animal-là pour l'avoir déjà vu une fois dans ma jeunesse, durant une nuit de tempête pendant laquelle nous drossions sur les bancs ; il avait mauvaise réputation et son apparition n'était pas trop rassurante d'habitude.

Dix minutes plus tard, nous distinguons déjà l'énorme bâtiment tout en feu de la carène au bout des mâts.

“ Il faut savoir ce qu'il y a dans cette boîte-là ”, dis-je à mes compagnons et si ce n'est pas le diable en personne, nous allons demander du secours.

Le bateau arrivait sur nous, nous entendions claquer les haubans pendant que des fusées d'étincelles montaient dans la tempête ; le capitaine, le second et tout l'équipage étaient sur le pont et tout ce monde-là flambait comme des damnés de l'enfer. C'était épouvantable, mais nous allions périr et je puis te dire sans forfanterie, mon fils, que ton grand-père n'a jamais eu peur de rien, si ce n'est de la colère du bon Dieu. Je mis donc mes deux mains en cornet et je hurlai de toute la force de mes poumons : “ Qui va là ? ”

— Des âmes en peine, des amis du bon Dieu, me fut-il répondu d'une voix lamentable.

— Alors, secourez-nous, nous allons périr !

— Secours contre secours ! Délivrez-nous, nous vous sauverons ! me répondit la voix lamentablement triste.

— Que faut-il faire ?

— Montez à notre bord, capitaine, cria le commandant du navire.

Je n'hésitai pas une seconde ; je ramassai un cable qui pesait un bon quintal, j'en fixai un bout à la poupe ; nous étions à cinquante pieds du bateau flambant ; je déroulai cinquante pieds du cable, je fis tourner le reste au-dessus de ma tête et je lançai de toute ma force sur le pont du navire en feu. C'est qu'il y avait des muscles autrefois sur ces vieux bras décharnés, mon Jean.

Les matelots rouges nous hâlèrent bord-à-bord et je montai sans difficulté sur le *Bateau-du-Mauvais-Temps*.

A mon grand soulagement, je m'aperçus tout de suite que j'étais immunisé contre le feu qui brûlait tout le monde du bord.

Le capitaine m'invita à rentrer dans sa cabine pendant que le bateau touait ma goélette et mes compagnons à toute vitesse. Mon hôte portait un costume d'amiral français du dix-huitième siècle ; il me fit asseoir avec une grande politesse et commença à m'interroger. Il flambait toujours comme le diable en personne, mais sa physionomie était bonne bien que triste :

— Etes-vous chrétien ? me demanda-t-il.

— Oui, chrétien et catholique.

— Etes-vous en état de grâce ?

— Avec la miséricorde de Dieu, je le crois, répondis-je.

— Dieu soit béni, dit-il avec une grande joie, vous allez nous délivrer et nous nous sauverons du naufrage.

Je suis l'amiral Dangeac, continua-t-il, le capitaine du vaisseau de guerre, *Le Machault*, et ces hommes du bord que vous avez vus sont tous des officiers supérieurs de la marine française. Tout le monde croit que nous avons péri il y a cent quatorze ans, au combat de la rivière Restigouche, le 8 juillet 1760, lorsque le drapeau fleurdéliné disparut à jamais des rives canadiennes, mais il n'en est rien : par une habile manoeuvre je sauvai le vaisseau amiral, dernier débris de la flotte française, et comme ce vaisseau était beaucoup plus rapide que les frégates anglaises du capitaine Byron, ce dernier n'entreprit pas de nous poursuivre. Mais, il y avait eu un traître dans nos rangs. La sentinelle chargée de surveiller le passage de Pointe-à-la-Garde s'était vendue aux Anglais et c'était grâce à cette trahison que Byron avait pu nous surprendre ; et nous avions ce traître à notre bord. Durant le combat, nous avons capturé la frégate anglaise, le *Repulse*, sur laquelle se trouvait la sentinelle indignement vendue. Après lui avoir lié les pieds et les mains, nous l'avions jeté au fond de la cale. C'était maintenant l'heure de la justice.

Nous le passâmes au conseil de guerre ici même sur le vaisseau en fuyant dans la Baie. Il fut condamné à être fusillé sur le champ et nous nous préparâmes à l'acte de justice ; il nous supplia d'attendre qu'il pût se confesser mais je ne voulus accorder aucun délai. Pris de désespoir, il s'écria : " Je suis damné par votre faute, mais la justice de Dieu me vengera de vous tous ! " Puis il tomba, frappé de douze balles. Nous étions vis-à-vis de Paspébiac, je le fis couvrir dans un drap, après quoi, il fut glissé à la mer.

Nous entreprîmes de traverser l'océan, mais la malchance nous poursuivit ; nous perdîmes notre voile et jusqu'au dernier bout de mât et nous voguâmes à la dérive durant des mois et des mois, jouet des vents et des flots. A la nuit de Noël, nous étions devant la Bretagne, par une tempête affreuse ; notre vaisseau fut jeté sur les brisants et nous périmés tous. Il y a de cela cent quatorze ans aujourd'hui même.

Au saint Tribunal de Dieu (ici, l'amiral baissa la tête avec un profond respect, pendant que tout son corps était pris de tremblement et qu'une grande frayeur paraissait sur sa figure). Au saint Tribunal de Dieu, reprit-il, pour avoir manqué de clémence et agi avec cruauté envers l'homme qui nous avait trahis, il est vrai, mais qui avait droit quand même à ce que nous lui accordassions un délai pour se confesser avant de mourir, nous fûmes condamnés à traîner notre tristesse et notre douleur sur ce bateau-fantôme, et à voguer par toutes les nuits de tempête sur la Baie-des-Chaleur jusqu'à la fin des temps sans pouvoir jamais descendre plus bas que Paspébiac dont le passage serait gardé par l'âme damnée de celui que nous avions fusillé.

Cependant, dans son infinie miséricorde, le Souverain Juge ajouta qu'à la prière de la très sainte Vierge que nous avions toujours invoquée et en l'honneur de l'anniversaire de naissance de son Divin Fils, il voulait bien consentir à finir notre peine, si jamais, durant une nuit de Noël, nous pouvions nous faire accompagner par des chrétiens en état de grâce qui nous serviraient de talisman et nous permettraient de doubler le banc de Paspébiac.

Depuis cent quatorze ans, il y a eu sept tempêtes sur la Baie durant la nuit de Noël, mais nous n'avons jamais rencontré personne, de sorte que nous n'avons jamais pu doubler le banc de Paspébiac. Vous êtes providentiellement tombés sur notre passage, soyez-en bénis à tout jamais ! "

L'amiral avait fini son récit, nous sortîmes de la cabine. Minuit sonnait à une vieille pendule du bord. Nous étions devant Paspébiac et nous entendîmes dans un rugissement de rage ces trois mots bien distincts : " Qui va là ? "

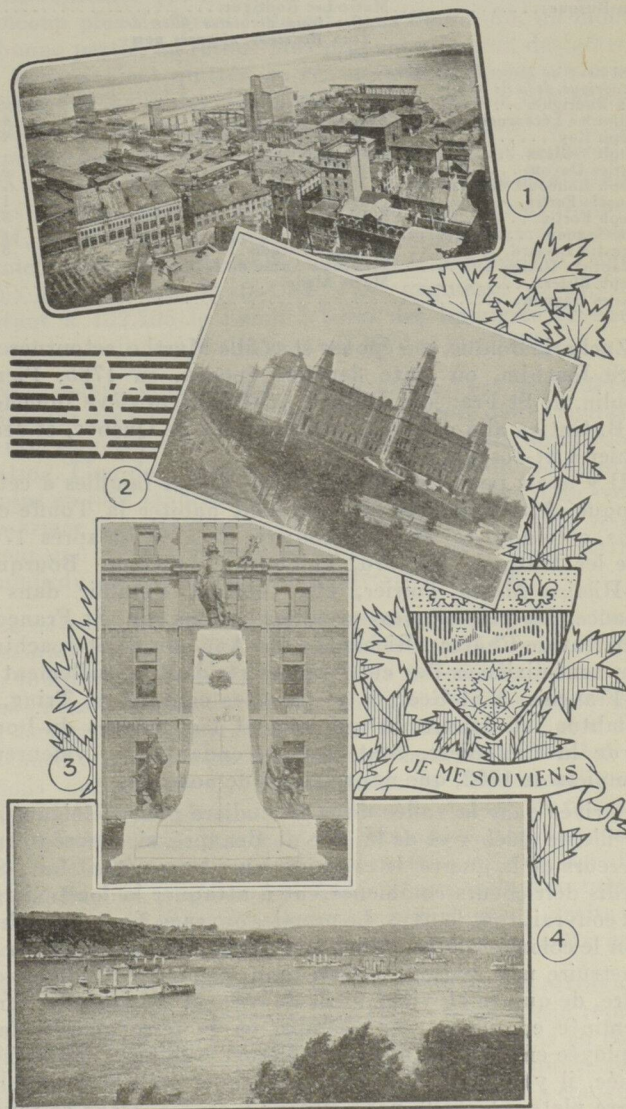
— Des chrétiens en état de grâce, criai-je en me signant.

— Passez, hurla la voix rageuse, et quelque chose comme un formidable coup de tonnerre ébranla la mer jusqu'en ses profondeurs.

Aussitôt, le bateau cessa de flamber ; l'amiral et les officiers qui lui servaient d'équipage tombèrent à genoux, remerciant Dieu et nous-mêmes.

Un chenal s'ouvrit dans la glace et pendant que tous nous entonnions un vieux Noël français, le *Machault-fantôme* toua *La Berceuse* jusqu'au quai de Paspébiac. Nous descendîmes sur le quai, nous amarâmes la goelette et quand nous relevâmes les yeux, le *Machault* était disparu. Nous avions délivré les âmes en peine du Bateau-du-Mauvais-Temps qui ne devait plus jamais reparaitre dans la Baie-des-Chaleurs."

Alphée POIRIER.



PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR. — 1. Le bassin Louise à Québec. 2. Les bâtisses du Parlement à Québec. 3. Le monument de Louis Hébert, premier défricheur canadien. 4. Le port de Québec.

Les premiers habitants de la paroisse de St-François, (Beauce)

par PHILIPPE ANGERS

D'après le premier recensement nominatif de la Nouvelle-Beauce, en 1762, au lendemain de la cession du pays aux Anglais, et suivant plusieurs papiers de famille, on peut établir qu'à cette date il n'y avait que le bas de la seigneurie Rigaud-Vaudreuil, côté sud-ouest de la Chaudière, où il y avait quelques défrichements.

La seigneurie appartenait encore à M. Rigaud de Vaudreuil, alors en France, et les censitaires occupant des terres étaient :

Nom du mari	Nom de l'épouse	Garçons	Filles
Zacharie Bolduc.....	Jeanne Meunier.....	2	1
Jean Bolduc.....	Louise Quirion.....	2	1
François Quirion.....	Marguerite Bolduc.....	4	4
Pierre Poulin.....	Geneviève Boucher.....	3	2
Jos.-René Bolduc.....	Marguerite Létourneau (1764).....	1	2
Ignace Quirion.....	Marguerite Poulin.....	1	2
Louis Paré.....	Angélique Rodrigue.....	1	1
Joseph Poulin.....	Angélique Rodrigue.....	1	1
Augustin Veilleux.....	Madeline Rodrigue.....	3	3
Jean Busque.....	Marie-Lse Rodrigue.....		
	(Ces trois dernières filles de Jean Rodrigue, ci-après nom- mé.)		
(Auteur de toutes les familles Rodrigue, de la Beauce.)			
Jean Rodrigue.....	Marie Boulet.....	4	4
Guillaume Létourneau.....	François Rodrigue.....	4	4
Joseph Roy.....	Louise Dupuy dit Gilbert.....	4	4
Joseph Veilleux.....	Madeline Roy.....	2	3
Charles Doyon.....	Louise Rancourt.....	2	3
Joseph Rancourt dit Mystère.....			
François Fortin.....	Françoise Harnois.....	3	1
Joseph Fortin.....	Marie Caron.....	4	3
Jean Gagnon.....			
Augustin Lessard.....	M.-Anne Paradis.....	5	3
J.-Baptiste Gatién.....	Françoise Aubin de L'Isle.....		
Joseph Bizier.....	Marie Alade.....		
Charles Gagnon.....			

Zacharie Bolduc, son épouse et sa fille Marthe, retournèrent à St-Joachim, où cette dernière épousa, en 1765, Pierre Poulin, de St-François, Beauce; veuf de Geneviève Boucher. J.-B. Gatién alla plus tard aux environs de Québec, et Jean Bizier à St-Joseph.

Il y avait peut-être deux ou trois autres familles à cette époque, à St-François, qui devaient habiter la Touffe-de-Pins, côté nord-est de la Chaudière. Ce n'est qu'après 1762 que les Mathieu, Bernard, Thibodeau, Jolicœur, Bourque, St-Hilaire, Morin, Poirier, etc., vinrent s'établir dans la Beauce. La plupart des premiers colons de St-François venaient de Château-Richer, de Ste-Anne ou de St-Joachim. Les neuf-dixièmes des cultivateurs résidant actuellement à St-François, à St-Georges et dans les cantons de Tring, à Lambton, et dans ceux qui longent les rivières du-Loup et de la Chaudière, sont des descendants des valeureux pionniers de 1762, que nous venons de nommer.

Arrivés dans la vallée de la Chaudière pour s'éloigner de la ville de Québec et de la côte de Beaupré, si exposées aux horreurs de la guerre, le choix de leurs terres étant fait, ces hardis défricheurs commencèrent à attaquer la forêt vierge qui couvrait tout le pays. Le premier ouvrage à entreprendre, pour le colon, était de défricher un petit coin de terre pour y construire une maison en bois rond, couverte d'éclisses de cèdre, de quinze ou vingt pieds de côté, et d'y installer une cheminée en pierres des champs, où la terre glaise était employée en guise de mortier à chaux. A la base de la cheminée, il y avait le foyer devant lequel était une grande pierre plate, placée là pour éviter l'incendie. Dans ce foyer on faisait du feu non seulement pour cuire les aliments, mais aussi pour se protéger contre le froid. Les poêles ne firent leur apparition que plus tard. Dans l'inventaire des biens

de la communauté de Joseph-René Bolduc et Marie-Brigitte Perrault, par L. Mèrag, notaire, le 26 septembre 1773, on voit bien un poêle, mais il était en terre, et le dessus et la porte seulement étaient de fonte. Ce n'est qu'après 1780 que le poêle en fonte devient en usage dans quelques maisons de la Beauce. Pendant bien des années, il n'y eut que le feu de cheminée d'employé comme moyen de chauffage dans toute la vallée de la Chaudière.

Vers 1770, M. de Lotbinière fit construire un moulin à scie sur la rivière du Moulin, et ce ne fut qu'après cette date qu'on put se procurer des planches pour remplacer les pièces de bois équarries de leur plancher. La hutte bâtie, on continuait à faire de l'abatis et on faisait brûler les arbres aussitôt qu'ils étaient assez secs. Après le feu, il fallait ramasser les branches et les troncs d'arbres qui n'étaient pas complètement réduits en cendre, et y mettre le feu de nouveau. Ces travaux préliminaires terminés, la pioche venait remuer la terre à qui était confiée les semences de blé, d'orge, de sarrasin, d'avoine et de graines de lin. Les semences finies, la hache recommençait sa besogne pour continuer des années durant, sans trêve ni merci.

Dans les temps primitifs, lorsque la température ne permettait pas le travail dans les champs ou dans les bois, le cultivateur fabriquait lui-même tous ses meubles : tables, chaises, armoires, coffres, voitures, charrues, herses, fourches, pelles et une foule d'autres objets d'usage journalier. Dans la confection de tous ces objets, il n'y entraient aucun morceau de fer, excepté la ferrure de charrue. Toutes les bâtisses étaient construites sans l'aide même d'un seul clou. Pour pierre à aiguiser, on choisissait un gros caillou qui était placé près de la maison. Les faux quelque peu ébréchées étaient battues avec un marteau spécial pour en faire disparaître les brèches. Les cordes étaient fabriquées d'écorces de tilleul (bois blanc) entrelacées par un métier tout à fait particulier. Ces cordages étaient assez forts pour servir de courroies (traits) aux harnais de travail. La laine et le lin tissés leur procuraient les vêtements; la peau de leurs animaux, leurs chaussures, qu'ils fabriquaient eux-mêmes; l'original, le caribou, l'ours, le rat musqué, la loutre, le castor et le vison, les habits d'hiver et les coiffures.

Les deux premières années, le jeune colon devait gagner ou recevoir de ses parents vêtement et nourriture. Les articles de première nécessité des colons de la Beauce ont toujours été le sel, les haches, pioches, faucilles, faux, ferrures de charrue et vitres, qu'ils étaient obligés de se procurer à Québec.

Au commencement de la colonisation, à la Beauce, le transport se faisait soit en canot, avec de longs portages, à pieds, à dos de cheval, ou encore sur des *menoires à billot*, voiture tout à fait primitive, qui se composait de deux longues perches reliées vers le milieu par une bille de bois rond fixée avec de bonnes chevilles d'érable, faisant l'office de siège sur lequel on plaçait les effets à transporter. Ces deux perches servaient de brancards pour un cheval ou un bœuf, et leurs extrémités traînaient à terre, l'homme suivait à pied. Ce véhicule servait surtout dans les sentiers sous bois ou dans les chemins à peine défrichés. On transportait aussi les effets à dos de cheval, au moyen d'une selle formée d'une toile très forte, qui couvrait tout le dos du cheval, et de chaque côté, il y avait une poche où on plaçait la charge. Cette selle était avec étriers et s'appelait *panneau*, une

peau de mouton avec sa laine servait de siège. Le panneau a servi pendant bien des années dans la Beauce, et il est mentionné très souvent dans les inventaires de la région.

Pendant les deux premières années de défrichement, les semences étaient bien peu importantes, et la récolte peu considérable, malgré l'étonnante fertilité du sol. Alors on ne songeait guère à avoir des animaux à nourrir, car on n'y avait aucun fourrage à leur donner.

Pendant de longues années, le long de la Chaudière, le grain gelait avant de mûrir. Comme il était impossible de le réduire en farine, on le consommait après l'avoir écrasé en le servant en bouillie avec du lait ou de l'eau sucrée.

Si les premiers cultivateurs manquaient complètement de thé et de café, jusque vers 1820, ils pouvaient se servir de leur sucre d'érable. L'eau sucrée, pendant nombre d'années, a été leur principal breuvage. Ce n'est qu'après 1820 que dans les actes de donation de la région il est fait mention de thé, de café et d'épices. Le rhum était la boisson la plus commune, mais il fallait l'acheter à prix d'argent, et celui-ci était rare. Dans certains endroits, on faisait usage du *thé de plée*, dont le goût se rapproche beaucoup de celui du thé japonais. L'original, le caribou, les tourterelles (tourtes) perdrix, canard, outarde, et poisson revenaient souvent sur la table; les petits fruits et la noix canadienne étaient en abondance. Le raisin et le pruneau sec importé marquaient les jours de fête. Les colons avaient appris des sauvages à se servir de tout ce que la forêt renfermait d'utile à l'homme; on cultivait aussi avec succès le maïs (blé d'Inde).

Et malgré leurs privations et leur vie rude, la tradition veut que les premiers colons de St François aient vécu heureux et satisfaits dans leurs nouvelles terres. La gaiété a toujours régné parmi eux; qu'ils fussent pauvres ou riches, peu importait la fortune; ils savaient s'amuser et vivre, chanter, danser, et se faire la vie agréable.

Philippe ANGERS.

Annonces courtes ou longues.— Kodak, Coca Cola et Cream of Wheat sont d'excellents exemples de courtes annonces.

La plupart des gens disent sans hésitation: "Faites-les courtes car les longues annonces ne sont pas lues."

Mais ceux qui font de la publicité par la malle se servent invariablement de longue copie. Ils savent, par le nombre de réponses qu'ils reçoivent, si leurs annonces ont été lues. Voyez, par exemple, les annonces de livres et d'écoles par correspondance, dans les magazines. Il y en a qui contiennent plus de mille mots.

Les gens lisent tout ce qui les intéresse. La création du monde est racontée dans le livre de la Genèse en moins de 500 mots. Pourriez-vous décrire vos actions d'hier de façon aussi concise? Ce n'est pas la brièveté ou la prolixité qui comptent pour le succès de la publicité.

Chaque problème doit être traité individuellement. L'expérience seule peut aider à connaître la meilleure manière de faire de la publicité. L'habileté en ce sens ne peut être acquise d'aucune autre façon. Il ne s'agit pas tant de savoir écrire que de savoir ce qu'il faut écrire.

Conseils au jeune homme.— Faites tout ce qu'on vous dit de faire — et cela de tout votre cœur, et de toutes vos forces — volontairement, joyeusement et avec enthousiasme — et puis cherchez encore autre chose à faire.

Ne mesurez pas votre travail par un certain nombre d'heures, mais par ce qu'il vous est possible d'accomplir depuis l'instant où vous vous mettez au travail le matin — et arrivez avant l'heure plutôt qu'après — jusqu'à la fermeture le soir et ne partez pas à l'heure officielle, s'il reste encore quelque chose à terminer.

Belle Brochure

Le Ministère de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries vient de publier une nouvelle brochure de colonisation dont la seule apparence mérite plus qu'une mention ordinaire. Elle est intitulée: *Emparons-nous du Sol* et signée de M. Hormisdas Magnan, publiciste du Département de la Colonisation.

Disons immédiatement que cette brochure sera d'une grande utilité à tous ceux qui veulent se faire colons ou qui veulent aider à faire des colons parce qu'elle est, tout d'abord, très simple, plus simple que toutes celles de même nature qui ont été publiées jusqu'à présent, encore qu'elle contienne autant de renseignements et même plus que les précédentes sur les différentes régions de colonisation de notre province.

Plus que jamais la colonisation est une question qui intéresse notre vie nationale, aussi est-il consolant à l'heure qu'il est de constater que la poussée vers les terres neuves prend beaucoup plus de force. Cela est, sans doute, dû, du moins en bonne partie, au retour plus prononcé de ceux des nôtres qui nous avaient quittés, en ces dernières années de crise économique, pour les États-Unis. Et ce retour des nôtres n'est pas un mythe. D'après le *Canada Year Book* de 1925, durant les dix-huit mois compris entre avril 1924 et septembre 1925, 62,057 Canadiens nous sont revenus des États-Unis. Dans le même ordre d'idée, d'après un tout récent rapport de M. R.-H. Coats, statisticien du Dominion, durant les neuf derniers mois qui ont précédé mai 1926 le nombre des Canadiens revenus des États-Unis s'est augmenté de 40,048, portant à 102,105 le nombre total des immigrants revenus durant les mois compris entre avril 1924 et mai 1926.

Nous comprenons que tous ces rapatriés n'ont pas tous été se fixer sur des terres neuves, mais il faut croire que ce courant devrait singulièrement aider les développements de la colonisation. L'on doit ajouter que l'opinion publique se montre de plus en plus favorable à la colonisation et que l'on voit une armée d'apôtres colonisateurs de la terre mener avec ardeur une croisade énergique du retour à la terre, prêchant l'amour du sol et l'estime de la profession agricole.

La nouvelle brochure du Département de la Colonisation ne saurait qu'être utile à ces croisés de la grande cause; elle leur fournira, à portée de l'œil et sans de longues recherches dans les documents officiels, une foule d'utiles renseignements qui faciliteront leur travail dans l'éducation du colon. La brochure contient des chapitres spéciaux sur les meilleures régions québécoises de colonisation: le Témiscamingue, l'Abitibi, le Lac St-Jean et Chicoutimi, le sud-est de Québec avec Témiscouata, Rimouski, la Matapédia, la Gaspésie. Puis, une autre partie de la brochure renferme tous les renseignements généraux nécessaires aux colons: tarifs, conditions d'achat de lots, primes de défrichement, droits de coupe, règlements de prévention des incendies de forêts, etc.

Ajoutons qu'elle est présentée de la façon la plus attrayante. Le frontispice de la couverture est un beau dessin représentant un bucheur qui abat un immense pin dans un coin sombre de la forêt. C'est de bon goût et celui qui a surveillé l'exécution de ce dessin, au point de vue des couleurs et des perspectives, a plus que la notion ordinaire de l'art de la peinture. On saura l'en féliciter comme, du reste, de tout le contenu de la brochure.

D. POTVIN.

LES ÉTRENNES

SAYNÈTE.

PERSONNAGES — ANNE, 10 ans $\frac{1}{2}$;

JEAN, son frère, près de 7 ans ;

MARIE, leur sœur, 4 ans $\frac{1}{2}$;

LE PAPA ;

LA MAMAN.

Il est six heures du matin. Tout semble dormir dans la maison.

Mais les enfants, levés en sourdine, se sont prestement habillés eux-mêmes, "pour s'avancer", et ont ccuru s'installer dans la chambre à jouer. Que de choses la maman devra corriger en leur toilette précipitée !

Dans le salon, à gauche, soni les étrennes ; cr la porte est fermée à clef. Même par le trou de la serrure, les plus curieux ne distingueraient presque rien des cadeaux du Nouvel An.

ANNE.— *Elle pousse Jean qui se frotte les yeux, tant il a encore sommeil.*

Mais hâte-toi donc, gros lent,

Car voici le Jour de l'An !

Ah ! la fête sera belle !

Elle fait ses recommandations de ménagère précocoe.

Point de jouet péle-mêle...

Tout reluit dans le salon.

MARIE.— *Qui cherche à s'échapper.*

J'ai cru voir un violon...

ANNE.— *Retenant sa sœur par la jupe.*

C'est que nous aurons trois fêtes,

Si la neige et les tempêtes

Veulent bien cesser un peu.

MARIE.— *Attends ! Je compte. Je peux...*

Elle commence de compter sur ses doigts

ANNE.— *Qui l'interrompt d'autorité.*

Ici sera la première,

Au logis de Père et Mère ;

Et l'autre chez Grand'Maman,

Puis chez l'oncle Paul...

JEAN.— ... Comment... ?

MARIE.— *Ne voulant pas se tenir pour battue.*

Je sais compter jusqu'à mille !

JEAN.— *Compte, voir, tout d'une file.*

MARIE.— *Cela fait bien : un, deux, trois !*

Elle est fière d'avoir compté sur ses jolis doigts fins, étendus comme des rayons.

ANNE.— *Nous nous croirons de vrais rois,*

Les bras remplis de richesses !

Nos bébés seront princesses...

JEAN.— *Avec assurance.*

Et prince, mon grand soldat !

ANNE.— *Ironique.*

Soldat de sucre ! oui da !

JEAN.— *Bon perdant.*

Moi je croque l'adversaire !

ANNE.— *Avec reproche.*

Et moi, mes jouets je serre ;

Mon Croquemitaine Jean,

Tu n'es pas trop engageant,

Car tu fais de nos poupées

De pauvres choses coupées,

Quand tu veux...

JEAN.— *D'un geste qui balaye tout.*

... Je suis docteur !

Chacun connaît mon ardeur.

Il faut bien que je guérisse

Merveilleuse et La-Malice...

ANNE.— *Se moquant.*

Soldat ! docteur ! postillon !

JEAN.— *Il esquisse le geste du postillon corrigeant ses chevaux.*

Surtout, mon fouet est long...

Se ravisant.

Mais j'ai juré d'être sage !

MARIE.— *Exubérante.*

Oh ! moi, Jean, comme une image...

ANNE.— *Et moi comme un séraphin.*

JEAN.— *Avec volubilité.*

Moi je dirai que j'ai faim,

Et l'on m'offre deux oranges

Et du gâteau "pain des anges",

De la tarte et du bonbon,

Du dindon et du jambon...

Voilà qui fait mon affaire !

ANNE.—

Gourmand, veux-tu bien te taire !

Elle les presse de terminer leur toilette.

Allons ! vite les enfants !

JEAN.— *Froissé.*

Enfant ! Toi je te défends

De m'appeler ainsi. Sache,

Si je n'ai pas de moustache,

Que Grand'Maman m'a promis

Un uniforme bleu. Mis

En marin, je porte à l'aise

Une vareuse française

Et quel fameux pantalon !

MARIE.—

Oh ! oui, long ! long ! long ! long ! long !

ANNE.—

Elle a l'air songeuse depuis quelques secondes.

Hélas ! j'y pense, que faire,

Lorsque Maman, Petit Père,

Et puis douce Grand'Maman

Qui nous gâte tellement,

Elle qui, l'année entière,

Vit pour nous, l'âme légère

Tant que nous sommes heureux,
Bons, gentils, charmants, joyeux ;
Et l'oncle Paul qui projette...

— Y songer fait de la peine ! —
Anne reprend son ton naturel.
Cette fois, n'est pas pour nous,
(Jean voulait deux gros toutous,

JEAN.— *Il brûle de parler.*
De m'offrir une trompette...

ANNE.— *Rectifiant.*
Mais qui te donne un traneau,
Comme à moi un piano !
Elle poursuit sa nomenclature.
Et nos tantes, une à une,
Qui décrocheraient la lune
Pour chacun de leurs neveux,
Nous auront comblés de vœux,
De cadeaux de toute sorte
Qu'à la veillée on emporte...
Anxieuse.
Je crois bien que le taxi
Ne pourra tout loger...

JEAN.— *Il a peur que quelque chose soit oublié.*
... Si !

ANNE.— Alors, de fil en aiguille,
Que dire à notre famille
Qui la récompense enfin...
A Jean, prêt à rire.
Ah ! tais-toi, petit lutin.
Poursuivant son idée.
Oui, oui ! quelle gratitude
Leur témoigner ?

JEAN.— *Grave, il songe soudain à ses efforts pour savoir lire et écrire avant le Jour de l'An.*
... L'étude,
L'écriture, c'est assez !

MARIE.— *Elle se recule pour repasser de la main sa robe qu'Anne et Jean, par mégarde, ont froissée.*
Mais, vilains ! vous me tassez.

ANNE.— *Se tournant vers son frère.*
Si, n'ayant pas été sage,
Tu n'avais rien...

JEAN.— *Avec vivacité.*
... Oh ! j'enrage !
Il se rassérène.
Oncle Paul et Grand'Maman
N'oublient jamais...

ANNE.— *Soucieuse, l'âme tout à coup assaillie de doute sur ses vertus de l'année.*
... Un moment !
Petite sœur, petit frère,
Si nous faisons la prière...

ANNE.— *Les trois enfants s'inclinent. L'aînée seule parle.*
Seigneur, garde nos parents
De tout péril et nous prends
Aussi sous ton aile tendre,
Toi qui sais bien nous défendre.
Ote l'épine du temps
Qui blesse ceux qu'aime tant
Notre cœur, et, si l'étréne,
Sa voix tremble un peu en récitant l'incidente.

Marie un chat, moi le rose
Poupon parlant)... au moins j'ose,
Au nom de Marie et Jean,
Bébé Pierre, braves gens,
Et de moi-même qui prie,
L'âme inquiète, assombrie,
Te dire : " Conserve-nous
Papa, Maman, et le doux
Regard de notre Grand'Mère,
Pour toujours ! C'est ma prière.

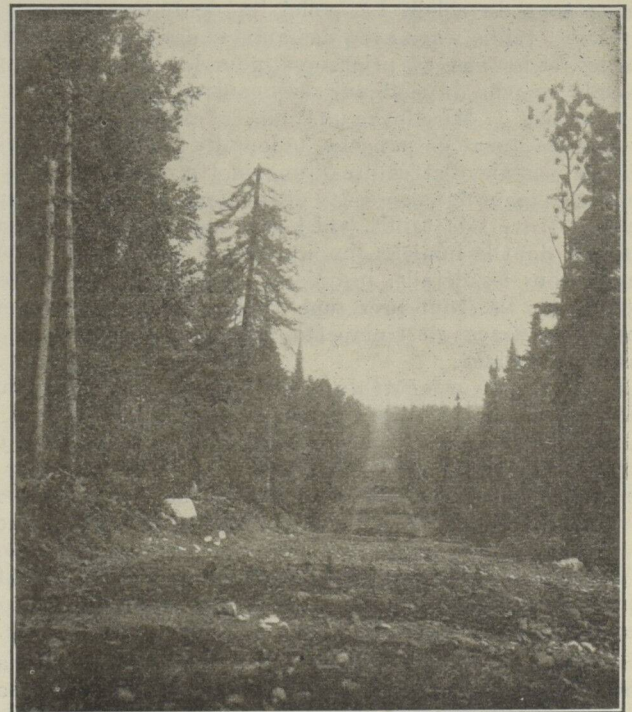
Cependant, les parents, levés à leur tour, sont entrés dans la chambre, par une porte du fond. Ils écoutent la naïve supplique de leurs mioches. Dès qu'Anne cesse de parler, ils appellent ces charmants petis pour les embrasser et les conduire en pleine jéerie d'étrénes.

LA MAMAN.— *Très émue.*
Ah ! venez !

LE PAPA.— *Aussi plus ému qu'il ne le concède.*
... Venez ! venez !
Que de cadeaux sont donnés !
La maison en est remplie.
C'est une fête accomplie.

Maurice HÉBERT.

Québec, le 1er janvier 1927.



Chemin du gouvernement provincial de Macamic à Rouyn.

PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR.— Le ministère de la Colonisation fait ouvrir les chemins dès l'arrivée des colons dans une nouvelle région.

LE MONTREUR D'OURS ⁽¹⁾

NOUVELLE CANADIENNE

“ Papa, c’est un ours, là, en haut de la Descente !... ”

— Ha !

Et le père, en bas, à l’arrière de la charretée de foin que l’on “ perche ” pour descendre à la grange, tire de toutes ses forces la corde de la hart flexible, d’un dernier coup qui rapétit d’un pied au moins la masse crissante.

Là-haut sur la charge, Prudent Dufour, sous l’à-coup, manque de dégringoler.

“ Papa, c’est un ours ! ”, fit-il, derechef, en se remettant d’aplomb.

En haut de la Descente éclata de nouveau la sonnerie de clairon, fausse, stridente, au large de l’air faite de pureté, de clarté légère. Un air martial régnait dans ce coin de nature.

La charge de foin, lourde et ballante, descend maintenant vers la grange par le chemin cahoteux des charrettes pendant que l’on entend, à courts intervalles, le long de la Côte, le ta-ta, ratata-ta du clairon asthmatique.

C’est l’heure des vaches. J’envie le bonheur de Prudent Dufour, qui s’en va, bercé, au sommet de la meule cahotante, au village... Quelques enjambées ensuite et il sera sur la place de l’église où arrivera dans quelques instants le montreur d’ours dont le cor éraillé vient d’annoncer, dans la Descente, l’arrivée...

“ Miro !... ho !... hop !... vite ! Aux vaches ! En haut, Miro !... ”

“ Heureux Prudent ! Chançard, va ! ”

Et Miro et moi montons au Trécarré. Le chien, par bonds fous, à travers les buttes du pacage, moi, d’un train-train à contre-cœur, nous en allons le long du chemin aux charrettes qui monte au taillis du Trécarré, d’où il faut ramener les vaches à la maison. La main en visière, je calcule l’heure à la hauteur du soleil. Là, voici les dentelures brunes du Trécarré, taillis léger avec des aulnes, des touffes de harts rouges, si bonnes, au printemps, pour les sifflets à frapper avec le manche du couteau, aéré, couleur d’aurore entre les frondaisons... Miro lance un sonore aboiement, et un suisse qui file, la queue en panache, le long de la clôture d’abatis, et que j’essaie d’atteindre d’une motte ramassée dans la roulière, plonge dans un océan de fougères dentelées et disparaît. A travers le taillis, voici quelques troncs à feutrage épais et dont la lumière, limpide encore, me permet d’apercevoir tous les détails, jusqu’aux reculées du sud où tout s’efface... Là, tout près, une vache meugle longuement, comme un fracas de trompette. Elle nous entend venir, le pis lourd, fatigué.

Quelle fraîcheur à côté du taillis ! Mais, diable ! mauvaise idée qu’ont eu ces vaches d’aller brouter si loin, si haut de la terre ! Toute cette dernière à descendre à présent ! Il y a pourtant de si bonnes touffes, en bas, près de la grange et des étables. Miro commence son travail. Les vaches courent, à sauts et à bonds, de ci, de là, comme des chèvres, gagnent le chemin aux charettes où, pour une minute, s’en vont, d’un pas dolent et tranquille, la tête ballante et le pis gonflé, comme une cloche battant les cuisses, s’arrêtant, une seconde, pour râfler d’un coup de langue en rond, une touffe d’herbe.

C’était beau tout de même !... Les vaches, maintenant hors du brouhaha du départ, descendaient, tranquilles, sous la conduite attentive de Miro. Je vaguais de ci, de là, le long du chemin. Un instant, près d’un mince bosquet, je m’arrêtai

pour écouter : là, tout près, sur la plus haute branche d’un gros mérisier, un rossignol chantait... non, c’était un chardonneret. J’écoutai de tout le battant de mes oreilles. La petite voix montait, mince, ténue, comme un fil de soie, puis s’épanouissait en d’éclatantes vibrations, en roulades prolongées qui s’éparpillaient dans l’air, pareilles à des fusées. Quelle jolie aubade ! Je vis le petit être, sur sa branche, sa minuscule tête brillant au soleil déclinant comme un fruit de senellier. Il ressemblait à une larme suspendue. Il modula sa berceuse pendant deux minutes, précipitant les sons, piquant des cris fluides, respirant, une seconde, entre deux coups de gosiers, purs, faciles...

Je courus rejoindre Miro et le troupeau.

Mais voilà, en courant, une autre aubade, lointaine. De nouveau, la sonnerie du clairon, là-bas. C’est au milieu de la Descente, cette fois. L’ours approche du village. Prudent Dufour y est déjà rendu, je le jurerais. Et moi, me voilà encore en haut, ayant toute la terre à descendre. Que je suis donc malchanceux !...

Une vache croit tromper Miro et moi en s’attardant derrière les autres à brouter une touffe de trèfles rouges qu’elle a découverte par hasard, au bord du chemin, mais le chien, sortant d’un bond de derrière une “ talle ” d’armoise, la langue pendante, rouge, presque au ras du sol, la débusque. Un “ wah ! wah ! ” retentissant, et la vache, après deux sauts ridicules et quelques pas lourds et ambulants, le pis en cloche, battant un Ange lus endiablé, rejoint les autres... Alors, celle qui la précède, tachetée rouge et blanc, s’arrête chasser un taon.

Mais, mon Dieu, que ces vaches sont lentes à descendre à la maison ! Je rage. L’ours doit être, maintenant, au village. Et Prudent Dufour qui est là, avec les autres ; tous ceux et celles de l’école qui ont entendu le son du cor en haut de la Descente ! Sans doute, le montreur d’ours, avant que le soleil ait tout à fait basculé, va donner une représentation des exploits de sa bête des Pyrénées. Il me semble ouïr sa mélodie, entendue déjà, deux ans auparavant... “ Ti, la boun, la boun... e... doudaye ! ”... Et la voix montait, montait, jusqu’au fausset. Je m’étais passionné de cette représentation de l’ours, et c’est ce qui me faisait rager de voir les vaches si lentes à descendre...

Une quatrième sonnerie du clairon me fit un cœur pesant. Les vaches ont le pis aussi vraiment trop lourd pour descendre vite. Comme elle est loin encore, la maison ! Les champs s’en vont, en pente, arrêtés par une croupe qu’il faudra monter puis descendre ; et il y aura, après, des chaumes à traverser, un pacage, — où les vaches auraient bien dû rester toute la journée, — puis, un grand potager, que longe le chemin aux charrettes avant d’arriver au “ clos des vaches ”, tout mangé d’herbes... Couleur de foins, les champs, en éonque, descendent vers les maisons dont je n’aperçois que les toits, vieux toits à lucarnes françaises qui semblent se hausser pour mieux voir, au loin, en haut, les trécarrés des terres, et qui ont, malgré tout, en cette fin de jour, une espèce de dignité, de bonté...

Le ciel, à ce moment, est frais, comme une voie bleue ; l’herbe, les feuilles et les mils et les épis vibrent obliquement dans l’air agile. Comme le soleil baisse, baisse, en arrière, au ras des plus hautes branches du taillis du trécarré ! Tout prend, à présent, comme un vieil air dans ce coin de campagne. De temps en temps, un coup de brise claque, fort et frais. Passant près d’un bosquet de cerisiers, ... un guilléri

(1) Cette nouvelle de M. Damase Potvin a été publiée dans *La Revue Bleue* de Paris, numéro du 18 décembre 1926.

d'oiseau qui s'endorment, déjà... Miro vient près de moi, comme impatient, lui aussi, par la lenteur des vaches, malgré les efforts de sa voix et de ses crocs. Il me regarde. Ses yeux sont clairs, presque jaunes, comme l'eau du ruisseau de la Coulée fuyant sous les coudriers et les fougères dentelées... Au ciel, des nuages d'un blanc onctueux s'effilent lentement. L'air, à présent, étourdit le cœur. En arrivant au champ de patates, une pie vint s'abattre près de moi, hochant sa longue queue...

Alors, c'était tout au baisser du soleil. Dans le calme qui s'étendait aussi loin que le vide de l'air, voilà encore :

“ Ta, ra, tata ; ta, ta, ratata !... ”

Cela vient à présent de la place de l'église. Le montreur d'ours est là, et sa bête. Je suis encore loin et, bientôt, les raies de la lune vont s'épandre par les pentes et les combes de la terre trempée d'argent !...

Et Prudent Dufour qui est là, sûrement, depuis longtemps, sur la place, à attendre l'ours et son homme ! Malheur de moi !

De rage, j'enferme le troupeau des laitières dans son enclos.

*
* *

“ Allons, Jean-Pierre, ill faut fairre com-me tong perre, quand ill allait dans les forêts pour chasser le grrrrosse gibier !... ”

La voix de l'homme était retentissante dans l'air sonore de la place de l'église, silencieuse, à cette heure de l'Angélus du soir. J'ai pu arriver à temps pour assister à la dernière partie des exploits de l'ours des Pyrénées, un gros ours brun, pattu, l'air ennuyé et maussade, grognant perpétuellement, semblant toujours sur le point de dévorer son maître. Celui-ci est un grand et solide gaillard, au col maigre, très long, avec une armature de tendons entre lesquels une pomme d'Adam qui monte et descend à chaque mot qu'il dit, au corps nerveux, sec, aux membres de quadrumane. Sa tête crépue est couverte d'un large chapeau de “ cow-boy ” et ses pieds chaussés de bottes rouges. Il est habillé d'un veston et d'un pantalon de bouracan marron. Il porte en bandoulière un cor de chasse au cuivre défratchi, et sur une épaule oscille un long bâton rond et usé à force de se promener sur le poil rude de la bête. De l'homme et de la bête se dégageait, du rayon où ils se mouvaient, une acre odeur de fauve et de sueurs.

Nous étions là, une trentaine de gamins et de fillettes qui faisons cercle et qui n'avions d'yeux que pour la bête continuellement grognant et tournant, à petits pas lourds et rapides, au bout de sa chaîne cliquetante, et pour l'homme dont toute l'attitude pour nous dégageait du mystère.

Le souper était fini dans les maisons du village et nos parents, les hommes surtout, arrivaient à pas nonchalants, fatigués, les mains dans les poches, la pipe serrée aux commissures, la physionomie visiblement, eux aussi, amusée du spectacle. La rude journée aux champs est finie et l'on n'est pas fâché de se payer une petite récréation, entre chien et loup... et ours, avant le lourd sommeil de la nuit.

Le jour va s'éteindre bientôt. Sournoisement, le soir à pas feutrés, comme ceux de l'ours, rôde autour de la place. Des champs, qui dévalent le long de la Descente, monte une brume impalpable, estompant graduellement les formes, arrondissant les reliefs des maisons et de l'église, enveloppant les choses de souple velours gris. La campagne, à cette heure, est pleine de mystère. Des arbres, indistincts maintenant, dorment déjà profondément dans la mollesse du soir. Le ciel se drape de voiles soigneux où l'on voit poindre déjà quelques cédilles d'or. De son pas de félin, la nuit va bientôt atteindre le groupe. Et la voix de l'homme retentit, trafnante, faisant résonner d'un accent étrange des mots impératifs :

“ Allons... Jean-Pierre !... ill faut mon-trer à ces messieurs et dames com-me tou sais fairre le culbute... ”

Et la lourde bête, docile, grognant plus fort dans l'air plus calme de la nuit tombante, se pelotonne en boule et, roulant, fait le tour du rond, frôlant notre cercle de sa masse silencieuse et retombant sur ses courtes pattes velues, à l'endroit précis où elle s'est ramassée, énergique, pour son dernier exploit.

L'homme tire de sa musette un quignon de pain sec qu'il donne à grignoter à la bête, puis demande à des spectateurs une allumette pour griller une cigarette qu'il fume béatement, les bras croisés sur son bâton solidement fiché en terre.

Nous regardons l'ours, accroupi, mordre à pleines dents son croûton, et fumer l'homme, les pieds rasant le museau de la bête. Dans l'obscurité grandissante, il me semble voir là, dans ce rond, quelque chose qui n'est pas naturel, d'anormal, de monstrueux ; cette bête aux sinistres grognements, si forte, si puissante, humblement soumise à ce gaillard dont elle pourrait faire deux bouchées... Et l'ours montre, à ce moment, pour mordre son quignon des crocs effroyables.

Prudent Dufour me fait signe et me les fait voir du doigt... L'homme paraît fier des exploits de son Jean-Pierre et tout rit dans sa sombre face pourtant lassée. A quoi peut-il bien penser, cet homme vivant perpétuellement en la compagnie de ce fauve, terreur de notre jeunesse ? Debout, de pose héraldique, la bête écrasée à ses pieds, il me semblait un Dieu redoutable et mystérieux ; et je reculais de crainte et d'un peu de respect... Prudent Dufour était, sans doute, moins ému que je l'étais.

Le malheureux ! Enhardi par la tranquillité de la bête, presque en léthargie après son maigre repas, il s'approche d'elle, à un moment, au point que l'homme dut le faire rentrer dans le cercle d'une légère inclinaison de son bâton.

La nuit bleue berce maintenant la nature endormie. Les étoiles, là-haut, brillent ; quelques-unes, filantes, glissent en pente, dans le ciel, on est à la mi-août où tard, le soir, il y a, là-haut, des courses folles d'étoiles, un “ free for all ” de constellations.— Quelques coups de brise apportent au village ces bruits de fermes qui, depuis toujours, emplissent le calme des nuits chaudes. Mais ils semblent si lointains et si assourdis qu'ils troublent à peine le silence de ces gens qui forment le groupe de la place de l'église... J'ai comme un malaise, là, au cœur, en ce moment, en ce soir que je sens, aujourd'hui, à de nombreuses années de distance pourtant, presque unique dans ma vie. La sérénité de ce commencement pacifique d'une belle nuit m'effraie un peu... Il y aurait des pressentiments ! Dans une échancrure, la lune paraît, en haut de la Descente, par où sont venus l'ours et son maître. Elle répand une cendre bleutée sur tout le village et sur l'église, presque irréaliste. Le silence, alors, est franchement inquiétant.

Mais que font donc l'homme et sa bête ? Et, nous, figés, fichés en terre, comme son bâton, à lui, à les regarder !...

Malheur !... une fois encore s'est approché de trop près du fauve Prudent Dufour.—Prudent,—what's in a name ? — et l'homme l'a repoussé, cette fois, presque brutalement.

Il a été décidé, après conciliabule entre les notables du village, le maire et les conseillers, que l'homme et l'ours coucheraient dans la grange du père de Prudent Dufour. Celui-ci s'en montre tout fier. Quel honneur, quelle gloire ! Nous l'envions. Je suis fier aussi, la terre des Dufour est voisine de la nôtre. Aussitôt, l'homme s'en va suivi de sa bête, au pas dolent, vers le gîte officiellement désigné. Nous suivons, l'ours brun ne nous apparaissant plus, dans la noirceur, que comme un être informe, et le montreur avec son bâton, comme un épouvantail pour les poules, dans nos potagers.

Un à un, nous regagnons nos logis quand l'homme et la bête se sont enfermés dans la grange des Dufour... Chez moi, avant d'entrer, j'ai regardé le voisin et j'ai vu Prudent Dufour rôdailler devant la grange. La lune aussi, qui était haute, a vu Prudent rôdailler là. Mais pourquoi ses parents ne lui commandent-ils pas d'entrer et de se coucher?... Je rage, je suis énervé, inquiet à cause de ce silence de la nuit faillie auquel je n'ai encore jamais assisté et par ce voisinage d'une bête terrible dont j'ai les oreilles encore pleines des grognements et la vue traversée des crocs énormes et blancs. J'ouvre la fenêtre de la petite chambre du grenier où je couche et je regarde, à pupille dilatée, du côté des Dufour. J'écoute aussi. C'est en vain que bat le rappel des crapauds aux bords du ruisseau de la coulée et que se frottent près des murs de la maison, les élytres des grillons,— je n'entends rien.

La lune est montée haut à présent, et toute sa large face plonge sur le village. On voit comme en plein jour. Et la lune voit tout aussi... Elle voit Prudent Dufour quitter, enfin, les abords de la grange et se diriger vers le "fourni" où il entre. Puis, elle le voit sortir aussitôt, quelque chose serrée dans ses bras, comme un gros quartier de pain, un demi-pain au moins... Et, de ma fenêtre, immobile, horrifié, je vois, moi, et la lune aussi, Prudent Dufour pénétrer dans la grange où doivent dormir l'homme et l'ours.

Les nerfs agacés, ne pouvant rien supporter, je fermai les yeux... et c'est comme si je me serais endormi pour toujours.

Tout à coup, je sentis comme si je lançais un cri, en ayant entendu un autre, horrible, venant de la grange des Dufour. Le temps de réaliser que j'avais bien crié, et mon père et ma mère étaient près de moi, tout doléants, tout soins. Je leur racontais, comme un rêve, ce que j'avais vu et entendu, après.

L'on courut chez Dufour. On réveilla la famille endormie. Prudent n'était pas à la maison...

Dans la grange, à la lueur d'un fanal, l'on vit ce spectacle : l'homme avait presque assommé la bête d'un coup de son bâton sur la tête ; sa bête qui le faisait vivre, elle gisait là, presque inconsciente, la tête posée sur une botte de paille et le museau collé sur un demi-pain, pendant que l'homme était penché sur un petit garçon... et pleurait cherchant à éteindre le sang qui s'échappait d'une large blessure à la gorge.

Prudent Dufour mourut, le lendemain, à l'heure de l'Angélus du soir, à la minute même où, la veille, la bête homicide dévorait son misérable quignon.

Damase POTVIN.

Le premier semeur de blé

C'est le soir.

A l'horizon, le firmament couleur de pourpre semble toucher à la terre. Le soleil sur le point de disparaître, jette ses derniers rayons sur la nature printanière.

Sur le promontoire de Québec, un homme se tient debout : c'est Louis Hébert.

Louis Hébert, ancien pharmacien de Paris, demeure au Canada depuis 1617. Sa femme et ses enfants l'ont accompagné. Il possède, sur le rocher de Québec, une maisonnette et quelques arpents de terre. Enfin, il vit heureux.

Mais ce soir, quelle pensée le préoccupe ? Seul, près de son champ de blé déjà en herbe, il contemple son domaine. Devant lui la chaîne des Laurentides se succède à perte de vue. A ses pieds le St-Laurent roule ses eaux écumeuses. Le drapeau fleurdélié flotte sur le fort St-Louis. Et la chapelle des Récollets s'illumine pendant que sa cloche, d'une voix claire, appelle les fidèles à la prière du soir.

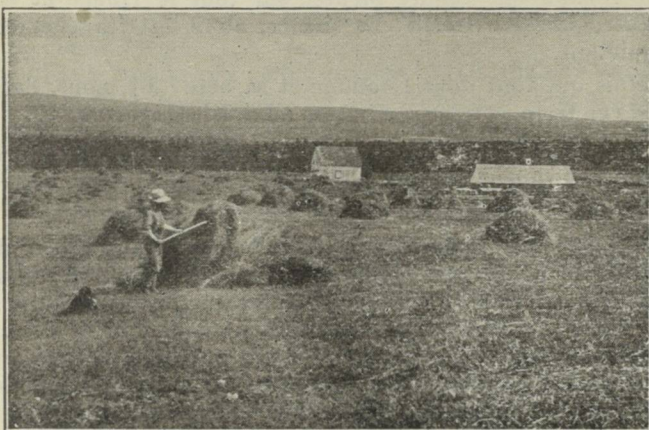
Hébert songe. Il voit les destinées de la Nouvelle-France. Il la voit prospère malgré les luttes, catholique malgré les hérésies, et canadienne française malgré les étrangers. Il sent que cette terre est bénie du ciel et qu'elle sera fertile en héros, puisque c'est la terre du bon blé, la terre du froment sacré.

Ému par ces pensées, Hébert tombe à genoux. Il prie Dieu de réaliser son rêve, de faire de la Nouvelle-France un pays catholique et attaché à sa mère patrie : la France.

Quand il se relève, le soleil est complètement disparu. La reine des nuits monte silencieuse dans le ciel, répandant autour d'elle une douce et mystérieuse clarté ! Une à une, dans toutes les parties du firmament, s'allument les étoiles d'or.

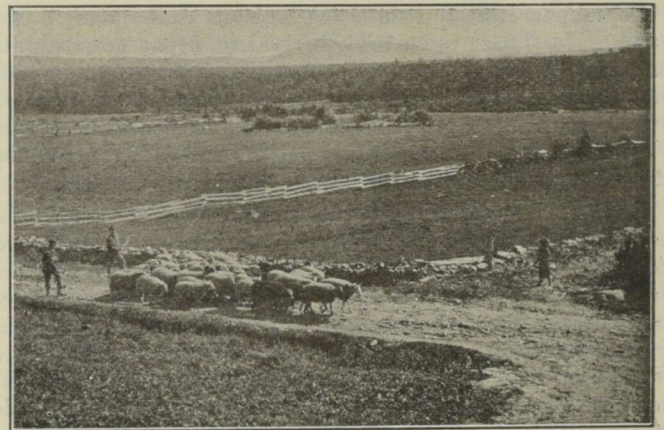
Hébert, ému de ces prophétiques pressentiments, entre au logis le cœur plein d'espérance.

MANUELLO.



(Cliché de Mlle Prévostat)

PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR.— Après cinq ou six ans de travail persévérant, le colon possède une terre qui lui donne de belles récoltes.



PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR.— Un colon persévérant qui est devenu propriétaire d'une belle ferme. Il conduit un troupeau de mouton à la station du chemin de fer pour l'expédier au marché le plus voisin.

LA TAUROMACHIE

Combat de taureaux en Espagne décrit par un spectateur québécois.

Extrait du texte de cette conférence faite par M. Jacques Dumoulin, avocat, à une séance publique de la Société des Arts, Sciences et Lettres. La description d'un combat de taureaux, spectacle presque obligatoire de la plupart des réjouissances publiques en Espagne, par un observateur québécois éclairé et qui apporte à son travail littéraire une véritable virtuosité, est d'un charme particulier.

LE DIRECTEUR.

Des foules, du bruit et du soleil. Piétons, cavaliers ou richards roulant carrosse ; enfants, hommes faits ou vieillards, se croisent, s'évitent, se heurtent. Quantités de femmes aussi, enveloppées à la romaine dans leurs soieries violemment nuancées. Avides d'émotions, ces multitudes gagnent les arènes, la Plaza de Roros. L'excitation fiévreuse des soirs d'émeute galvanise les andalous insouciantes. Je dois jouer des coudes et rudement afin de me frayer passage.

Continuellement assaillie, l'enceinte circulaire de l'amphithéâtre serait prise d'assaut, n'était la ferme vigilance des alguazils à cheval. Ils ne badinent pas avec la consigne, ces messieurs de la police. Quelque audacieux se risque-t-il entre les files de montures, que des coups de plat de sabre l'invitent au respect des ordonnances. Toutes les rues, toutes les allées, dégorgeant leurs flots humains. L'encombrement prend d'inquiétantes proportions.

A perte de vue se déroulent de chaque côté du Pasco de las Delicias les lignes noires des équipages. Habitues à se faufiler au travers des pires entassements, les vendeurs de journaux clament à tue-tête, les feuilles sportives en vogue.

Chevauchant des bêtes osseuses, quelques picadors attardés arrivent, brandissant leurs lances. Faisant place aux athlètes, les groupes se ressèrent, se piétinent sans merci. D'enthousiastes vociférations accueillent les tard venus. "Bravo Ramon, Bravo Jarne". Superbes et dédaigneux, ils saluent brièvement de la main. Entraîné par l'irrésistible ruée, j'accède après d'éreintantes bousculades aux portes du cirque. Des receveurs pointillent mon billet, me gratifient d'un éventail réclame et me poussent vers les placiers glapissants. L'immense édifice accommode aisément quinze mille personnes. Quarante rangées de gradins courent autour de l'amphithéâtre elliptique. Limonadiers, vendeurs de pastèques et de friandises, débitent leur pacotille avariée par la chaleur. J'attrape au vol des bribes de conversation ; j'entends des femmes comparer les toilettes et des hommes qui comparent les femmes. On désigne les toreros, dont les noms célèbres sont répétés à l'infini. Une dame américaine et ses filles, les seules qui soient coiffées, feuilletent attentivement le manuel de conversation espagnole. Je les surprends aussi à lorgner envieusement les peignes d'écaillé découpés en diadèmes et les amples châles mordorés. Cette diminutive vallée de Josaphat, renferme les types les plus représentatifs de l'Andalousie originale et semillante. Des fleurs à chaque chevelure féminine ; sur toutes les lèvres la cigarette étincelle. Traditionnellement discordante, la fanfare déverse ses cacophonies. Prodigué de courbettes et de sourires un gros monsieur à favoris blonds, l'Alcade de Grenade, apparaît dans la loge centrale. L'orchestre sonne la marche entraînante du Pasco ou parade des figurants impatiemment souhaitée.

LA PERFORMANCE DÉBUTE

En tête du cortège caracolent deux alguazils en pelisse de velours foncé. Ils traversent le champ clos au pas dansant de leurs montures, suivis des matadors, des banderilleros, des picadors à cheval sur de tristes haridelles à moitié aveugles et tremblantes de frayeur. Alguillonnant les attelages de mulets préposés à l'enlèvement des animaux tués, les chulos en gilet écarlate, ferment le défilé. Des salves d'applaudissements saluent les toreros impassibles. J'examine ces professionnels de la tauromachie voués au plus dangereux des métiers. Tous quatre ont l'air de flotter parmi des traînées lumineuses, pareils aux courtisans du grand siècle avec leurs escarpins vernissés, leurs bas de soie, la culotte collante, l'éblouissant veston rouge pailleté d'or où s'agraffe la cape théâtrale et ondoiyante des chevaliers d'estoc.

Quand un soir de joute, la destinée se sera produite, on enroulera dans les larges manteaux le cadavre déchiqueté. Incomparables de vigueur et de souplesse, les gladiateurs portent sur l'épaule, le gage du sort. Le doyen des alguazils obtient de l'Alcade la clef du "toril", cependant que les toréadors dépouillent leurs collerettes de cérémonie et que les picadors s'alignent contre la palissade, de chaque côté des boxes. Le plus complet silence préside aux ultimes préparatifs. Tous les yeux sont rivés sur les stalles d'écurie qui emprisonnent l'adversaire formidable, *el senior tore*. Un grincement métallique ; les battants de la porte claquent contre la clôture de garde ; une masse sombre bondit en plein soleil, s'arrête soudain, relève belliqueusement sa massive encolure, humant l'air à longs traits de ses naseaux largement ouverts et lisérés de rouge. Quel superbe échantillon de race bovine que le taureau andalou, élevé à l'état sauvage sur les "ganaderias" des bords du Guadalquivir. Campé puissamment sur des jarrets d'acier, la taille bien étoffée, le poitrail rebondi, les épaules dégagées, l'arrière-train aminci, ce descendant de l'auroch, quintessence de force et de férocité, défie l'ennemi qui le guette. Son œil clignotant et humide repère l'agacement des voiles écarlates. Instantanément, la lourde tête s'abaisse pointant vers le matador audacieux, l'armature terrible du crâne. Des mugissements brefs, rageurs, et l'avalanche de mort fonce sur le petit pantin sautillant. Déjà les deux ombres se confondent, celle de l'homme et celle du monstre, dont les cornes meurtrières menacent comme deux épées. Un bond de côté, le matador s'exquive, passant légèrement la guerille provocante sur le front du taureau. Les spectateurs frappent des mains. Furieuse, la bête se reprend et s'élance de nouveau. En sautant à gauche, le torero élude le bolide, qui, entraîné par son poids poursuit sa course. L'animal que de nombreuses passes de manteaux affolent galope en tous sens, projette sa masse partout où fulgure la cape détestée. Étourdi par la sarabande endiablée que mènent à son alentour des lutins rouges, il fait halte parfois. Ses charges deviennent plus cauteleuses, moins furibondes, à mesure que se font sentir les premières atteintes de lassitude. Éperonnant leurs montures apeurées, les picadors s'approchent, manœuvrent de façon à présenter au fauve les flancs frémissants des chevaux.

Flairant de faciles victimes, le taureau se replie sur lui-même, s'arqueboute, puis se précipite tête baissée. Le choc est atroce, révoltant. Le bruit mat des chairs qui cèdent, le craquement des ossatures brôyées, ajoutent à l'horreur du sang qui coule des plaies profondes. On vit alors des

instants d'indicible dégoût. Insensible à la morsure des piques, le bœuf en furie soulève à bout de cornes la cavale éventrée à laquelle le picador s'agrippe. Des pluies sanglantes ruissellent sur les combattants, s'amassent en larges flaques sur la lice sablée qui boit la vermeille liqueur. Les matadors secouent leurs capes, entourent le taureau qui s'acharne sur la proie expirante, ignorant le cavalier désarçonné, Inassouvi de carnage, provoqué par d'insaisissables tortionnaires, il charge à fond de train, pour se voir ramener au moyen d'habiles stratagèmes à la hauteur des rosses tremblottantes. Quatre fois les répugnants massacres se renouvellent. Jonchant le sol, trois carcasses, les entrailles saillantes, attirent déjà des essaims de mouche. Ailleurs, un quatrième cheval se débat dans les contortions de l'agonie. Giclant du poitrail troué, le liquide artériel inonde de chaude rosée la langue pendante et décolorée de l'animal moribond. Des puntilleros accourent, maintiennent de leurs bras vigoureux le col convulsionné, enfonçant le poignard de grâce entre les vertèbres cervicales.

J'entends rire des femmes. Au milieu de l'arène paraît le poseur de banderilles, dressé sur la pointe des pieds. Sur la passementerie de l'uniforme et le cuivre des boutons, scintillent des reflets fugitifs. Du bout des doigts, il tient deux baguettes enrubannées.

MALGRÉ L'ÉPUISEMENT

Malgré les blessures béantes, le taureau décrit une volte-face subite et part comme un trait. Quelques feintes prestes, et le banderillero hors d'atteinte lâche ses dards acérés. Le fauve n'en peut plus ; ses flancs pantelants trahissent la déperdition de vitalité. Déchirées par les lances, des lanières de peau mettent à jour les chairs vives. Sans cesse grossissants, les ruisseaux incarnats se ramifient sur le pelage brun, encerclent le poitrail, cascadenent le long des pattes fléchissantes, s'égouttent lourdement. Avec lenteur, l'encolure robuste s'abaisse, la tête s'infléchit, des baves sanguinolentes découlent des naseaux fumants. Dans la foule des sifflets éclatent.

Par un prodige d'énergie, la masse ecchymosée se galvanise, promène sur les amateurs gesticulants son œil vitreux embué

de haineuse fierté. A l'instant même l'espada entre en scène. Rigide, les bras tendus en un geste d'offrande, il dédie à l'Alcade la mort de la bête, puis jette loin sa toque de velours. Contre l'antagoniste affaibli, il combattra seul. Les toreros évacuent la place. Le matador va droit à l'adversaire. Distinctement perceptible, le son des pas résonne sinistrement. Sous le bras gauche, l'espada porte sa longue rapière tout en déroulant la muleta, l'étoffe cramoisie trophée de luttes antérieures. L'homme et la brute sont face à face. Adroitement manié sous le museau écumant, le tissu pourpre volète en plissements saccadés. Des bondissements, de rapides écarts et les jeux de muleta reprennent. Hors d'haleine l'animal n'avance plus ; ses jarrets flageolent et de l'épiderme lacéré le sang jaillit en gros paquets. Comme un serpent bleu surgi de terre, l'épée flexible se montre tout à coup, braquée sur la base du garrot. L'attente dure peu ; l'acier brille et s'enfouit jusqu'à la garde dans le corps palpitant. Vite une seconde arme, car la première a dévié de l'endroit vital et les frénétiques ébranlements de la bête chassent le fer hors de la plaie. Verrons-nous cette fois l'estocade finale le "descabello" ? Lancée avec plus de précision, l'épée perce le garrot, perce le cœur. Foudroyé, le taureau s'abat, rejettent à plein gosier du sang épais couleur d'encie. L'espada tourné vers la loge royale s'incline. Des averses de fleurs, de fichus brodés, tombent au hasard dans les mares gluantes. L'orchestre qui tonne, domine les ricanements joyeux, le piaffement des mules et le carillonement léger de leurs sonnailles.

*
**

A l'hôtel ce soir-là un cordouan expansif nargue la mollesse des sports anglo-saxons ; exalte magnifiquement les tueries de l'arène. "La corrida sénor, la course tauromachique, voilà le roi des exercices, et jamais vos pays éloignés n'en verront de pareils."

A cet excessif, j'ai dit humblement, "Souffrez que je relève l'inexactitude de votre assertion, et sachez que nous avons quelquefois le spectacle tumultuaire des courses de banques."

Jacques DUMOULIN, avocat.



PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR.— Une ferme prospère qui fait vivre son propriétaire à l'aise est la récompense assurée à tout colon qui s'établit sur une terre neuve et y persévère.

AU JARDIN DE NOS MUSES

PAR AIMÉ PLAMONDON

Comme l'Oiseau, par Jovette-Alice BERNIER(1)

Mademoiselle Bernier est une blonde au teint de lumière, aux yeux malicieux qui sourient sans cesse. Elle fait des vers tristes; pleins de désespérance, parsemés de reproches à la Vie et surtout à l'Amour. Seulement, dès qu'on a lu quelques-uns de ses poèmes, on s'aperçoit que leur tristesse et leur navrance ne sont que jeux de mots et qu'ils respirent au contraire un enthousiasme extraordinaire, une confiance merveilleuse dans l'existence et qu'ils débordent d'une sentimentalité ardente et sans limite.

Elle a beau nous dire :

“ Il est de blonds matins que je ne puis souffrir,
Des matins accablants comme de vains désirs,
.....
Il est dans la clarté des lunes de minuit,
Des mirages tremblants qui de l'éther ont fui.”

(*Ennui.*)

nous sentons parfaitement qu'elle goûte en dilettante, en artiste subtile, en femme vibrante et tendre, les matins, les les midis et les soirs, quand même leurs teintes sont parfois un peu moroses, quand même des ombres passagères semblent obscurcir un peu leur troublante beauté. En effet, elle nous avoue elle-même dans *Spleen* ;

“ ... je regretterais demain
La haine que ce soir m'inspire.”

Donc, mademoiselle Bernier est heureuse, quoiqu'elle se refuse à nous le dire, quoiqu'elle feigne de l'ignorer elle-même, nous en avons la délicieuse certitude en savourant ses vers qui sont, j'ose le dire, parmi les plus passionnés, les plus ardents, les plus amoureux, disons le mot, qui se puissent trouver à l'heure actuelle dans notre jeune poésie. Et c'est là, à mon avis, une très grande qualité dont il faut louer l'auteur et qui nous fait augurer pour ses œuvres futures des morceaux remarquables. Par exemple, ce n'est pas à dire que l'ardeur et la sincérité sont suffisantes pour faire un grand poète, pas plus que la beauté ne suffit à créer une femme parfaite. Il faut joindre à ces qualités tous les raffinements d'un art soigneusement travaillé, où rien n'est laissé au hasard, où tout est poli et repoli souventes fois, où les idées, les mots, sont scrupuleusement choisis, judicieusement ordonnés de façon à composer un tout lucide, harmonieux, émouvant.

La poésie de mademoiselle Jovette Bernier est inégale. Ses vers trop souvent accusent, à côté de joliesse charmantes, des négligences, des faiblesses qu'elle peut, qu'elle doit s'efforcer de faire disparaître sans pitié, car si elle le veut, je me plais à le lui répéter, elle édifiera d'ici à quelques années, pourvu qu'elle consente à travailler beaucoup, une œuvre poétique qui pourra lui valoir une réputation plus considérable qu'elle ne l'imagine elle-même. Ils sont si rares en effet ceux de nos poètes dont les vers ont vraiment en eux cette vie torrentueuse, trépidante, surabondante que l'on trouve dans les poèmes de Jovette.

(1) L'Éclaireur Limitée, Beauceville, P. Q.

Et quant à son pessimisme, je ne lui en fais pas un trop grand reproche, puisque chacun sait, de ceux qui l'ont lue avec un peu d'attention, qu'il ne demande qu'à s'en aller, qu'il disparaîtra probablement avant longtemps pour laisser toute la place aux élans si vrais, si ardents de son âme d'artiste et de son cœur de femme.

Et ce sera un jour de bonheur pour tous les amis des lettres canadiennes-françaises en même temps qu'une triomphale “ Vengeance ” pour la blonde songeuse :

“ Ne rêvant la nuit et le jour
Que d'amour.”

*
* *

Heures Effeuillées, par Alice LEMIEUX(2)

Une brune pâle, avec de grands yeux mélancoliques, tour à tour éclatants ou voilés, une bouche sérieuse, des gestes fragiles, telle est mademoiselle Lemieux, une nouvelle venue dans notre monde littéraire.

Les poèmes de son volume de début effeuillent devant nous des vers remplis en apparence d'un grand bonheur de vivre, d'un grand contentement des gens et des choses et par dessus tout, d'un amour intense de la nature. Que voulez-vous ? les contrastes ont toujours été à la mode, en littérature peut-être plus qu'ailleurs. Il ne faut pas s'y méprendre toutefois et croire que les *Heures effeuillées* apportent une contribution à la littérature “ heureuse ” de notre époque. Loin de là, et c'est peut-être dans les poèmes où mademoiselle Lemieux s'emploie le plus délicatement et le plus délicieusement à nous faire entendre que la vie est pour elle remplie de beautés à cause de la lumière du ciel, du parfum des fleurs, de la majesté des arbres, de l'agrément varié des saisons, c'est peut-être, dis-je, dans ces poèmes que nous comprenons davantage la mélancolie profonde, d'autant plus profonde qu'elle est douce et sans éclat, qui est au fond de son âme, et qui est probablement le meilleur don de son tempérament d'artiste.

Quoiqu'elle dise et quoiqu'elle fasse, cette jeune et prometteuse poétesse, son âme est toute dans ses délicieux vers de *Septembre* :

“ Mais je sens dans mon cœur pour l'été qui nous laisse,
Un angoissant regret ; j'aimais tant sa beauté,
Ses morceaux de ciel pur, ses bouquets de clarté,
Ses jours de poésie et ses jours de tendresse.”

Mais si la mélancolie est facile aux poètes, il leur est bien difficile, en revanche, de rendre cette mélancolie intéressante. Or mademoiselle Lemieux atteint dans quelques-unes de ses pièces, du premier coup, à ce mirifique résultat. C'est presque un coup de maître dont je la félicite, tout en craignant un peu qu'elle ne parvienne pas toujours à le réussir dans la suite de son œuvre future. Mais il m'est bien agréable de lui décerner de tout cœur ce bon point en souhaitant de pouvoir lui en accorder d'autres, meilleurs encore peut-être, dans un avenir prochain.

(2) Imprimerie Ernest Tremblay, Québec.

La jeune poétesse se révèle également comme un chantre enthousiaste des beaux spectacles de la nature. Vivant à la campagne, au bord de notre beau Saint-Laurent, dans un village enchanteur où les couchers de soleil et les clairs de lune rivalisent de splendeur et de magnificence, elle a su recueillir dans sa pensée et dans son cœur des trésors d'admiration pour ces merveilles du Créateur, et souvent elle parvient à nous faire partager son enthousiasme, à nous, pauvres citadins, presque toujours éloignés de ces féeries prestigieuses qu'elle a le loisir de contempler tout à son aise le long des jours tranquilles qu'elle coule au milieu des siens.

Les *Heures effeuillées* révèlent un remarquable tempérament poétique et donnent à son auteur droit à une place fort honorable parmi nos jeunes écrivains. Dans plusieurs des poèmes de mademoiselle Lemieux, on est surpris de trouver un art aussi avancé, une écriture aussi soignée, une facture aussi consciencieuse. Cela augure bien pour l'avenir et je suis tout fier de le constater.

Évidemment, on ne trouve pas que des perles dans le recueil et de petits défauts percent, ici et là, à travers la trame légère, trop légère, assez souvent, des poèmes. Le plus grand reproche que l'on puisse faire à l'auteur, c'est que beaucoup de morceaux se ressemblent de bien près par l'inspiration, que les pensées y sont trop pareilles et trop pareillement développées, que parfois même elles y sont trop petites, quasi inexistantes. Quelquefois aussi, les pièces sont un peu puérides, semblent être plutôt les exercices de versification d'une

excellente élève. Mais je ne chicanerai pas davantage mademoiselle Lemieux, car vraiment son livre a été pour moi l'heureuse surprise que nous font, à des intervalles, hélas ! trop éloignés, les débutantes de notre littérature. C'est bien là le "gazouillis" délicieux d'une vraie fille des muses, qui nous parlera sans doute, un de ces jours, fièrement, exquisement, la langue des Immortelles. Et pour appuyer ma prédiction, je vous invite à ouïr vous-mêmes, lecteurs, cet exquis

GAZOUILLIS

Je t'apporte mon rire en fleur,
Et mes regards et ma tendresse,
Viens, je t'en ferai du bonheur,
Plein ta jeunesse.

Je t'arrive avec le printemps,
Avec mon amour qui flamboie,
Je t'arrive avec mes vingt ans,
Tissés de joie...

Je ne sais pas, divinement,
Chanter mon cœur dans un poème,
Car je t'aime... tout simplement,
Comme l'on aime."

Aimé PLAMONDON.



PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR. — Des fillettes attentives et sages qui rêvent à l'habileté de leurs grand'mères quand celles-ci manœuvraient le beaux rouet.

Une saison mélodieuse

Les amateurs de chant et de musique, à Québec, ont été saturés de concerts et de récitaux en novembre et décembre derniers. Toutes les paroisses de la ville ont eu leur tour. Ces apéritifs d'harmonie étaient bien faits pour préparer les esprits et les cœurs au régal que, d'ordinaire, peuvent offrir les solennités religieuses du temps des fêtes.

*
* *

La première, en date, de ces manifestations artistiques eut lieu à l'église Saint-Jean-Baptiste, vers la mi-novembre, à l'occasion des noces de diamant de l'Union Musicale de Québec. Un chœur puissant, appuyé par quelques-unes de nos meilleures voix d'ici et de Montréal, exécuta les *Béatitudes* de César Francq ; nous osons dire que nos artistes ont su rendre justice à la technique savante et à l'inspiration suave du chef-d'œuvre de ce maître de la musique religieuse française. Ce concert de notre Union Musicale aura fait époque dans les annales du chant québécois.

*
* *

Le 25 novembre, aux Chevaliers de Colomb, la Chorale Désy donnait, avec le concours de M. Germain Lefebvre, basse chantante, de Montréal, une audition de son répertoire religieux et profane. Le chœur de chant de Notre-Dame-du-Chemin, que dirige avec une savante maîtrise le R. P. Lefebvre, S.J., est formé de deux sections, hommes et femmes. Chaque section témoigne d'une harmonie parfaite, et l'exécution d'ensemble a révélé au public connaisseur un entraînement de belle discipline et de puissante réalisation.

*
* *

Les 29 et 30 novembre, pour célébrer le septième centenaire de la mort de saint François, une chorale mixte de près de deux cents voix, organisée et dirigée par M. Rolland-G. Gingras, professeur de musique, donnait à son tour un grand récital, à la salle paroissiale de St-François d'Assise. Le programme comprenait : un grand oratorio, *La Mort de saint François*, paroles du Marquis de Ségur, musique de Nicolas Couturier ; nous y avons applaudi les solistes Roméo Faguy, Henri Lachance et Hilaire Légaré. M. U.-J. Boucher rendit ensuite la pièce magnifique de Dubois, *Saint François aux Oiseaux*. Le professeur Émile Larochelle, ténor, nous fit admirer une fois de plus sa puissante technique en chantant quelques jolies pièces dont la musique est due à notre ami Omer Létourneau. Puis la chorale exécuta le fameux grand chœur de Rillé et Rousseau *le beau Danube bleu*. M. le professeur Gingras méritait bien les applaudissements que lui ont valu son brillant succès.

*
* *

Encore aux Chevaliers de Colomb, lundi le 9 décembre, il nous était donné d'entendre une audition d'opéra comique et de comédie-concert, par quelques élèves de l'Institut d'Art vocal que dirigeant à Québec depuis onze ans M. et Mme Xavier Mercier. Le programme, très varié, de chant,

musique et diction, a été un véritable régal pour les connaisseurs, qui faisaient salle comble. Les participations de nos amis, MM. Ernest Lavoie et Jean-Marie Lachance, ont été particulièrement goûtées. Cette soirée était organisée par M. Ernest Lavoie.

*
* *

Enfin, le 20 décembre, la salle des fêtes du grand restaurant Kerhulu s'ouvrait au public pour entendre une conférence du maître Jean Riddez, intitulée *A travers chant* et pour applaudir un récital des élèves du studio de M. Riddez. Si nous avons pu regretter que le programme ne comportât que des extraits de grandes et difficiles œuvres, ce n'est pas avec moins de sincérité que nous avons applaudi aux talents de MM. Racicot, Godbout et Dugal, de Mmes Guy et Tardif, et de Mlles Garneau et Gravel. Madame Janine Riddez avait assumé la tâche délicate et lourde d'accompagner au piano chaque élève, et ce durant plus de deux heures. Ce concert de M. Jean Riddez était le deuxième de la saison.

*
* *

Le début de l'année 1927 sera marqué lui-même d'intéressantes manifestations artistiques. Le concert du Rotary, au Château Frontenac, le 17 janvier, nous permettra d'entendre de nouveau M. Riddez, puis Rodolphe Plamondon et Mme Mahy-Boulianne. La Société des Arts, Sciences et Lettres aura ensuite son dîner-causerie sous la présidence de M. Raoul Dionne, avec le Dr Cuisinier comme orateur, et avec des artistes locaux pour les frais du chant et de la musique. Et le 24 janvier, la Société des Poètes donnera, dans la salle des fêtes Kerhulu, une séance publique, avec conférence sur *les poètes queux* par le poète montréalais Émile Coderre, avec récitation de poèmes de Villon, Beaudelaire, Verlaine, Rictus, Nelligan et Coderre.

Si nous n'avions crainte d'être indiscret, nous souhaiterions voir se réaliser bientôt le projet, présentement à l'étude, d'un café-concert français dans l'enceinte de la cité. C'est à voir !...

Alphonse DÉSILETS.



PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR.— Une maison de colon spacieuse et confortable.

Ferdinand-Philéas Canac-Marquis

Ferdinand-Philéas Canac-Marquis, Médecin-chirurgien.
Esquisse biographique, par Nazaire Levasseur.

Il y a quelques années, le Rév. Père Paul Charland, f. p. après de longues années de recherches, publiait un "Dictionnaire de la famille Canac-Marquis", originaire, par son ancêtre, de Lacaune, département du Tarn, dans le midi de la France.

D'habitude, l'on qualifie de *travail de bénédictin* tout ouvrage qui a demandé de nombreuses recherches et une patience qui sort de l'ordinaire. La même épithète pourrait s'appliquer aux Dominicains, puisque le Rév. Père Charland appartient à cet ordre.

Déjà un grand nombre de familles de chez nous ont eu leur biographe et ceux qui sont à même de consulter nos riches archives, à Québec aussi bien qu'à Ottawa, réussissent presque toujours à refaire l'arbre généalogique de la plupart des familles-souches, venues de France, au cours du 17^{ème} siècle.

L'ancêtre de la famille Canac-Marquis, Marc-Antoine Cannac, avait pris du service dans une compagnie de volontaires destinés à venir défendre la colonie française dans le nouveau monde. Marc-Antoine arriva dans la capitale de la Nouvelle-France le 1^{er} août 1685, comme soldat de la compagnie du capitaine François-Marc Renaud d'Avesnes, seigneur des Meloises.

Dans les moments d'accalmie, ces soldats aidaient aux colons, et c'est ainsi que Marc-Antoine Cannac fut envoyé à Ste-Famille de l'île d'Orléans, où il prit du service chez un fermier du nom de Barrau, dont il devint l'héritier quelques années après, (la terre ancestrale est encore occupée par les descendants de Marc-Antoine Canac-Marquis) puis il épousa, en 1688, Jeanne Nourrice, d'origine normande. Il avait alors 27 ans et sa jeune femme 20. Trois fils naquirent de cette union : Marc-Antoine, Pierre et Joseph, et une fille du nom de Cécile, qui mourut en bas âge.

Voilà la souche de tous les Canac-Marquis, que l'on retrouve un peu partout dans la province de Québec et même aux États-Unis.

Le Dr Ferdinand-Philéas Canac-Marquis qui fait le sujet de l'*Esquisse biographique* de Nazaire Levasseur, est un de ceux qui ont jeté le plus de lustre sur cette famille. C'est le frère de feu Frédéric, industriel de St-Malo, mort prématurément, il y a une couple d'années ; de Louis, commerçant de bois, aussi de St-Malo, et de Joseph, fonctionnaire de l'État, à Minneapolis.

Le Dr Canac-Marquis, comme on l'appelle ordinairement, eut des débuts assez humbles, puisqu'il fit ses études universitaires par intermittences, alors qu'il devait, en qualité de simple commis au grand magasin de Zéphirin Pâquet, travailler pour payer ses cours. Mais comme il était doué de grands talents, ambitieux et avait l'esprit perspicace, il sut faire son chemin d'une façon brillante là où il exerça sa profession, dans le centre des États-Unis et particulièrement à San Francisco, depuis un grand nombre d'années.

Pourvu d'un esprit curieux, observateur par nature et assimilateur par calcul, il fit plusieurs voyages en Europe et au cours de ses pérégrinations,—il y a environ 35 ans de cela,—il adressa de nombreuses lettres à un journal de Québec, dans

lesquelles il décrivait d'une façon originale, non seulement ce qu'il avait vu, mais faisait part de ses impressions, en prenant toujours comme terme de comparaison son vieux et cher Québec.

Nazaire Levasseur fut son ami de presque toujours et c'est grâce à cette amitié, qui date de plus d'un demi-siècle, que nous avons le plaisir de parcourir cette volumineuse *Esquisse biographique*. Les trois premiers chapitres sont consacrés, l'un à titre de *Dédicace* au Dr Canac-Marquis lui-même, le deuxième à l'*Ancêtre*, Marc-Antoine, et le troisième aux *Débuts* du Dr Canac-Marquis ; puis suivent 27 chapitres qui ne sont qu'un résumé des nombreuses lettres adressées par le Dr Canac-Marquis à l'*Événement*, lors de ses randonnées dans les différents pays d'Europe.

Tout intéressantes qu'aient été ces lettres, au moment de leur parution dans l'*Événement*, il y a déjà 35 ans et plus, nous ne voyons d'autre excuse pour les rééditer que la grande admiration que porte Nazaire Levasseur au Dr Canac-Marquis.

Refaire ces voyages par la pensée, ou plutôt au moyen de notes vieilles de plus sept lustres, c'est un peu comme rappeler les souvenirs qui se rattachent à un menu que l'on aurait dégusté plusieurs années auparavant. En d'autres termes et pour dire toute notre pensée, la réédition de ces notes de voyage constituent un hors-d'œuvre dans l'*Esquisse biographique* du Dr Canac-Marquis. Mais c'est faute vénielle. Passons.

Les derniers chapitres, c'est-à-dire les cinq de la fin, nous donnent quelques tranches de ce qui fut la vie intime du Dr Canac-Marquis, et ce sont ceux-là que nous avons goûtés le plus, bien que, parfois, ils soient d'un caractère tellement familial et aussi tellement puérils, que l'on se demande si l'auteur n'a pas poussé un peu loin l'étalage des petits papiers de famille.

Bref, ce gros volume de près de 300 pages, in-8, renferme bien une cinquantaine de pages du caractère propre à la *biographie* et ces cinquante pages auraient encore pu être tassées en 25, pour ne contenir que ce qu'il y a de réellement intéressant et d'édifiant dans la vie active, mouvementée et remplie de succès du Dr Canac-Marquis, dont la renommée a depuis longtemps dépassé les limites de sa ville et qui, même en Europe, devant plusieurs sociétés de savants, a su faire admirer son talent et approuver certaines méthodes ou procédés relatifs aux opérations chirurgicales.

Il fallait tout le talent et l'érudition de Nazaire Levasseur, et toute l'habileté de l'ancien rédacteur de l'*Événement*, pour mener à bonne fin cette entreprise de publier un livre fort intéressant,—du moins pour les parents et les amis intimes du Dr Canac-Marquis,—avec, disons-le, aussi peu de matériaux. C'est de quoi nous le félicitons tout particulièrement et aussi de l'esprit de travail et de la prodigieuse mémoire qu'il possède, quand on songe que depuis quelque temps déjà a sonné au cadran de sa vie, plus des trois quarts d'un siècle. C'est là un bel exemple de vitalité et aussi d'activité que de le voir toujours attaché à son arme favorite, la plume, et de consacrer ses heures de loisirs à écrire les louanges d'hommes qui ont fait honneur non seulement à leur nom mais aussi à leur race et au pays dont ils sont originaires

LEÇONS D'UN CALENDRIER

Le Ministère des Terres et Forêts a continué, cette année, sa bonne tradition de publier un calendrier à feuillets mobiles de grand format et dont chacun constitue une instructive leçon de choses par la parole aussi bien que par l'image et le dessin sur les différentes utilités de la forêt. Cette année l'on a décrit quelques-uns des produits auxquels l'on peut faire servir les pâtes cellulosiques et quelques-uns des articles auxquels le bois peut se prêter pour satisfaire aux exigences de l'homme.

Mais c'est surtout par une magnifique démonstration par l'image, photographies et dessins, que l'on a voulu montrer tout ce que l'on peut tirer de la forêt définitivement transformée en amas de pâtes cellulosiques.

Il serait difficile de faire une description condensée de ce pratique calendrier du Ministère des Terres et Forêts. Mentionnons, pour donner une idée du tout, qu'en janvier nous voyons s'ouvrir les chambres provinciales, grâce à une superbe photographie de la Chambre des députés en séance ; au-dessous, nous admirons la photographie d'un imposant peuplement d'arbres d'essences différentes. Un texte très clair, bien fait, explique combien ce coin de forêt peut être utile à l'industrie bien traitée. La page se termine par une sentence propre à l'arbre ou à l'industrie forestière.

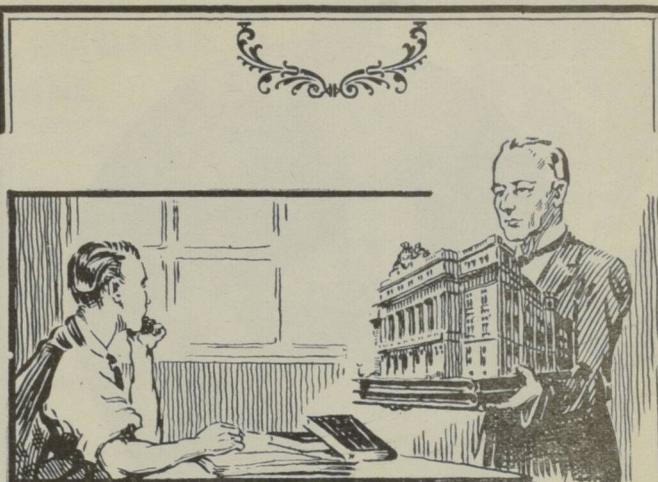
Le deuxième feuillet, celui de février ; nous fait voir une carte de la province divisée en douze zones pour les fins de protection de la forêt contre le feu avec, au-dessous, une photographie des principaux arbres exploités au point de vue de l'industrie québécoise et une description populaire de chacun de ces arbres. Puis, en mars, nous étudions, par l'illustration, les différents moyens de propagation par la parole, la plume et l'image pour la préservation de nos forêts contre son féroce ennemi le feu ; nous étudions aussi différents aspects de la transformation de l'arbre en pulpe chimique ou mécanique.

Viennent, en avril, les différentes causes des incendies forestiers, puis une mosaïque des titres de nos journaux et revues de Québec dont le papier est tiré de nos forêts, le tout encadré de très jolis dessins appropriés, scènes forestières surtout délicieuses de fraîcheur.

Et que d'autres illustrations encore ; que de dessins toujours clairement expliqués de façon que la leçon de choses que présente chaque feuillet soit complète. C'est ainsi que l'on a démontré, par le dessin, la multitude d'articles de toute nature que l'on obtient aujourd'hui des pâtes cellulosiques, les constructions dans lesquelles on utilise les sciages et les diverses applications de l'ébénisterie et de la menuiserie que fournit le bois de nos forêts comme nous le traitons.

Nous ne pouvons malheureusement donner que quelques aspects de ce calendrier "sensationnel", si l'on nous permet cette expression pas du tout exagérée. Il devrait, en particulier, s'étaler sur les murs de toutes nos écoles, les grandes comme les petites et nous pousserons même l'enthousiasme jusqu'à suggérer qu'on le fasse étudier, chaque mois, par les élèves, le feuillet propre au mois que l'on commence.

D. POTVIN.



"L'ECOLE CHEZ SOI"

A TOUS CEUX

qui ne peuvent suivre ses cours
du jour et du soir.

L'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal

offre ses

Cours par Correspondance

Comptables, employés de banque ou autres salariés du commerce, de l'industrie et de la finance, qui désirez améliorer votre sort, augmentez votre compétence professionnelle en suivant ces cours! -:- -:-

Prospectus et tous renseignements sur demande

Détachez et adressez-nous le coupon ci-dessous qui vous donne droit sans aucune obligation de votre part à notre brochure.

Ecole des Hautes Etudes Commerciales
de Montréal
Coin Viger et St-Hubert
Montréal.

Détachez ce coupon

Adressez-moi par retour du courrier votre Brochure "L'ECOLE CHEZ-SOI" que je pourrai garder sans aucune obligation de ma part de suivre vos cours.

- Comptabilité Economie politique
 Langue anglaise Le français commercial
 L'Anglais Commercial Le droit commercial

Nom.....Occupation.....

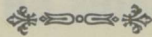
Adresse.....
A-60

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O.D., 109St-Jean, Québec



Et l'art, ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpasse la nature.
(BOILEAU)

ECOLE DES Beaux-Arts



Jeunes gens, voulez-vous étudier

Le dessin d'ornement, le dessin d'illustration, l'architecture, la peinture, le modelage, l'art décoratif, la gravure à l'eau forte, -:- -:- -:- -:-

Allez vous inscrire à l'Ecole des Beaux-Arts. Les cours sont donnés gratuitement (sauf pour le diplôme d'architecture).

Nous donnons aussi des cours préparatoires à l'architecture comprenant: les mathématiques, la physique et la chimie.

*Soyez de ceux qui veulent monter
et briller dans la société, L'avenir
est aux jeunes qui travaillent,*



S'adresser, pour autres renseignements, au

Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts

Tél : 2-8564w. 37, St-Joachim, QUEBEC.

Les biographies canadiennes-françaises

Nous avons eu l'occasion tout récemment de feuilleter une nouvelle édition, celle de 1926, des *Biographies canadiennes-françaises*, publiées par M. Raphaël Ouimet, journaliste et publiciste, de Montréal. C'est un volume imposant d'au delà de cinq cents pages et dont les trois premières sont consacrées à une élégante préface de Monsieur Ed.-Fabre Surveyer, juge de la Cour supérieure à Montréal.

“*Les biographies canadiennes-françaises, dit-il, répondent non seulement à un besoin du présent; elles procureront aux chercheurs de demain les renseignements que les chercheurs d'aujourd'hui n'obtiennent pas sur leurs devanciers. Elles sont faites sur un plan à peu près uniforme, beaucoup de faits, brièvement exposés.*

... Enfin, continue le distingué préfacier, on ne peut bien connaître une époque sans connaître le caractère et les mœurs des individus de cette époque. Connaître les têtes dirigeantes, les chefs de file, ne suffit pas... Les biographies s'occupent, non seulement des commandants, mais des officiers et sous-officiers. C'est le principal, et c'est énorme. Quant aux simples soldats, ils devront, pour passer à la postérité, attendre un successeur de Monseigneur Tanguay.”

Toutes ces pages qui ont comme en-tête trois jolies mosaïques intitulées: *Nos gloires nationales*, et qui nous rappellent, dans la première, Mgr Plessis (1763-1825), le cardinal Taschereau (1820-1898), Mgr Bourget, (1799-1885), D. B. Viger (1774-1861), C. de Salaberry (1778-1829), Sir E.-P. Taché (1795-1865), F.-X. Garneau (1809-1866), J.-A. Panet (1751-1815); dans la deuxième, Étienne Parent, (1801-1874), P.-A. de Gaspé (1786-1871), O. Crémazie (1827-1879), F.-T. Aignet (1720-1789), A. Duvernay (1799-1852), J.-B.-A. Ferland (1805-1865), Mgr Taché (1823-1894), H. Fréchette (1839-1908); et dans la troisième, Morin (1803-1865), Papineau (1786-1871), Lafontaine (1807-1864), Cartier (1814-1873), Chapleau (1840-1898), Laurier (1841-1919), et Mercier (1840-1894).

Voilà donc pour nos gloires nationales consacrées par l'histoire.

Viennent enfin les biographies illustrées de nos contemporains, des gens de notre époque, de ceux dont “on parle” plus ou moins, et qui sont en quelque sorte quelques commandants, officiers et sous-officiers dans l'arène politique, religieuse, intellectuelle, sociale, économique, industrielle et commerciale et de la grande armée de l'actualité.

A ceux qui appartiennent au “régiment” de Québec ont été consacrées cette fois les premières pages du nouveau volume.

On y remarque, on les salue avec plaisir, et la plupart sont des amis du Terroir: l'honorable M. Narcisse Pérodeau, lieutenant-gouverneur, et l'honorable M. L.-A. Taschereau, premier ministre, et en défilant devant cette galerie, on aperçoit l'honorable Cyrille-F. Delâge, Mgr L.-Ad. Pâquet, l'honorable Thomas Chapais, M. C.-J. Magnan, M. Louis-Philippe Geoffrion, M. le chanoine V.-A. Huard, M. Joseph-Pierre Garneau, M. l'abbé Alexandre Vachon, M. Charles Huot, l'honorable P.-A. Choquette, M. Victor Mathieu, Madame Jeannette Béland-Mathieu, l'hon. Dr Henri S. Béland, Mgr O.-E. Mathieu, M. Aurèle Lecierc, Mgr Eug.-C. Laffamme, M. Gaspard Lemoine, M. Joseph-Maurice Pelletier, M. Alexandre Châteauevert, l'honorable J.-N. Franceur,

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.

Des Rentes pour Tous

Vous n'êtes pas rentier?
C'est votre faute!
Avec le système perfectionné des "Prévoyants du Canada" les rentes sont mises à la portée de tous. Pour un sou seulement économisé chaque jour, vous obtenez une de nos belles rentes.

Maintenant que sont là, "Les Prévoyants du Canada" vous n'aurez que vous à accuser, si plus tard vous regrettez de ne pas être rentier.

NOUS SOMMES

la plus puissante compagnie de rentes viagères en Canada et l'une des plus fortes du monde entier.

EDIFICE

**Les Prévoyants
du Canada**

56 rue St-Pierre,
QUEBEC.

TÉL. 2-0688

LA CAISSE D'ÉCONOMIE de NOTRE-DAME de QUEBEC.

Tous devaient avoir un compte d'épargne à la Caisse d'Économie.

L'on ne saurait trop recommander l'importance de l'épargne régulière, qui seule conduit à l'indépendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit pour vos économies.

La seule Banque d'Épargne à QUÉBEC.



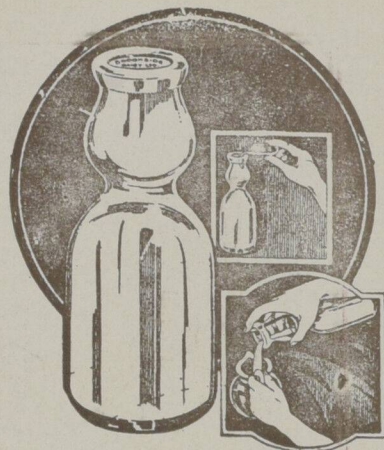
PLACEMENTS

de sécurité absolue

Bray, Caron & Dubé Limitée

BANQUIERS EN OBLIGATIONS

105, rue St-Pierre, TEL. 2-3160 QUEBEC.



La bouteille à lait moderne

Cream-Top
permet d'avoir
De la Crème

Comme on en désire.

Même prix que la bouteille de lait ordinaire.

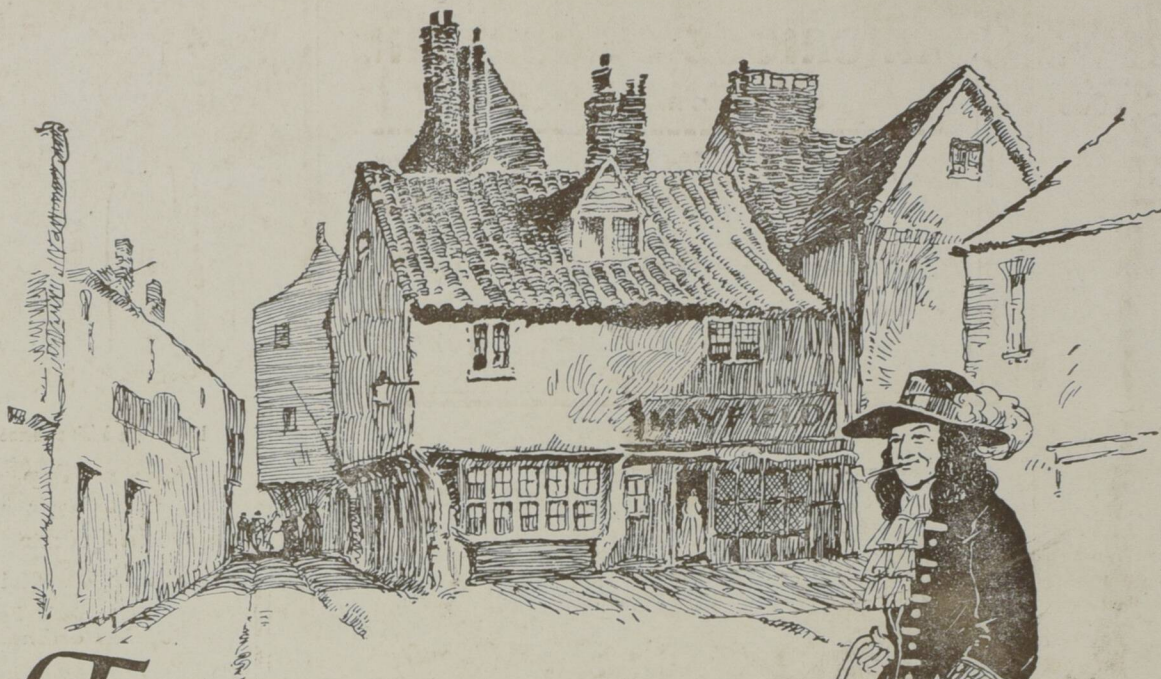
**Brookside
Dairy Ltd**

Chemin St-Louis

Tel. jour : 4240
Soir : 4226



PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR.—Un établissement moderne et modèle, celui-ci est une fabrique de beurre et fromage, à la campagne. Pensez-vous que le propriétaire n'est pas fier de son cheval tout aussi blanc que la neige.



Traité suivant un Vieux Procédé Anglais

DEPUIS des siècles, la pipe jouit de la plus grande vogue en Angleterre, sans aucun doute à cause de la très fine qualité du tabac qu'il est possible d'avoir en ce pays. Vous pouvez maintenant vous procurer au Canada, au même prix que les tabacs ordinaires, le meilleur tabac de Virginie—traité suivant un procédé anglais—qui, dès la première bouffée, nous en avons la conviction, vous fera trouver en votre pipe la façon la plus satisfaisante et la plus délicieuse de jouir du tabac. Essayez un paquet de Mayfield et ensuite vous en fumerez toujours.

HACHE GROS POUR LA PIPE ET FIN POUR
ROULER DES CIGARETTES

Les paquets contiennent des certificats échangeables
contre des paquets de Cartes à Jouer.

ROCK CITY TOBACCO CO., LIMITED
QUEBEC

My6



MAYFIELD

Tabac à Fumer